

BULLYING RICHARD

- Comédie triste sans acte mais avec quelques changements -



PERSONNAGES

RICHARD, ancien roi d'Angleterre.

LADY ANNE, épouse de RICHARD, ancienne reine d'Angleterre.

LA DUCHESSE, mère de RICHARD, ancienne reine d'Angleterre.

LA REINE ELISABETH, belle-mère de RICHARD, ancienne reine d'Angleterre.

LA REINE MARGUERITE, ennemie de la famille, ancienne reine d'Angleterre.

BUCKINGHAM, cousin et ami de RICHARD, ancien bouffon.

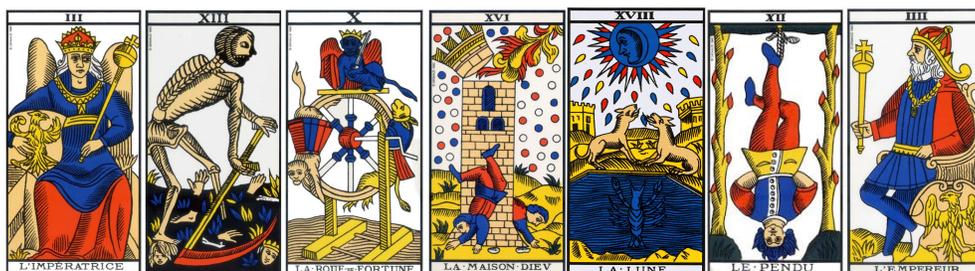
DEUX ENFANTS.



*

Un cirque désuet, avec son parterre partiellement recouvert de sable. Sur le sol à cadres rouges et noirs, comme sur un échiquier : une vieille balançoire pourrie, un cheval de carrousel cassé, trois fouets élimés, sept épées émoussées, neuf grandes balles de jonglage perforées, treize torches détériorées, trente-trois nez tâchés de clown, soixante-six bouteilles de vin rouge à moitié vides et une grande cible usée, de couleur bleue, jaune et rouge, dans laquelle onze couteaux oxydés sont plantés.

Au fond de la scène, disposés en demi-cercle, sept énormes miroirs déformants de fête-foraine, et, entre chaque miroir, sept grandes reproductions de cartes du Tarot de Marseille : L'Impératrice, L'Empereur, La Mort, Le Pendu, La Maison-Dieu, La Lune et La Roue de Fortune.



Pendant l'entrée du public, RICHARD observe les spectateurs. Il est assis de biais sur un fauteuil de barbier racorni. Il est vêtu élégamment mais simplement, avec des habits de couleurs sobres : un grand manteau, un pantalon et des bottes noirs, avec une chemise à dentelle jaune.

Il tient entre ses mains un verre de vin rouge - serait-ce du sang ? -, qu'il fait tourner lentement entre ses doigts. De son autre main, il prend des fraises, qu'il mange avec un plaisir apparent. Sur ses cuisses sont posés un exemplaire de « Richard III » de Shakespeare, une Bible et un grand livre d'Histoire d'Angleterre, qu'il regarde de temps en temps, oisivement.

Malgré son corps imposant et lourd, il a un comportement et une allure raffinés, féminins même. Peut-être pourrait-on lire dans son regard la lassitude, la lascivité, l'orgueil, le mépris ou le désir de plaire.

Dans la pénombre, DEUX ENFANTS - serait-ce les enfants d'YORK de l'œuvre de Shakespeare ? - sont agenouillés en silence, de chaque côté de RICHARD. (Voir la carte du Diable :)



Les DEUX ENFANTS sont vêtus de simples costumes de bureau : chemise blanche, cravate rouge, pantalon et veste bleus foncés. Pieds nus. Ils ont la tête baissée, le regard vide. De temps en temps, RICHARD leur caresse gentiment le menton, le front ou les cheveux, comme s'ils étaient ses propres enfants - ou ses chiens ? -. De temps en temps aussi, il leur lance avec tendresse des restes de nourriture.

Quand tout le public est assis, RICHARD se lève lentement, se dirige vers l'avant-scène, prend une torche, jette par terre les livres qu'il avait auparavant sur ses cuisses, leur met le feu, puis regarde un instant les flammes.

PROLOGUE:

“Jusqu'à quand aimerez-vous la vanité
Et chercherez-vous le mensonge ? »

Ou : Comment le mal triomphe de l'innocence

RICHARD, *au public* : On a dit... On a dit de moi... Des choses... Beaucoup de choses... De mauvaises choses... Énormément de mauvaises choses... Fausses... Des choses fausses, surtout... Imaginez, on m'a appelé « porc-épic », « crapaud », « lézard », « araignée », « chien », « bête », « diable », « démon »... On m'a qualifié de « vilain », de « sanguinaire », d'« infâme », de « maudit »... On m'a dit « homicide » et « tyran »... Bref, que n'a-t-on pas dit de moi ! Non... Ce n'était pas... Je n'étais pas... Ça... Le monstre qu'on a décrit, le monstre qu'on décrit encore... Je ne suis pas un monstre, pas du tout... (*Il s'assoit sur le fauteuil de barbier.*) Je suppose que l'Histoire... L'Histoire cherche à justifier, à expliquer les événements passés, mettant l'Humanité sous des paramètres compréhensibles... C'est pour cela que toujours l'Histoire simplifie... Et c'est pour cela que toujours elle ment... Elle clarifie des faits qui sont, en leur essence, pour le moins troubles, elle met en évidence des intentions confuses... De simples intentions qui en leur temps ont éclos dans une chose si complexe, si bizarre, si « monstrueuse » pourrait-on dire, que le cœur humain... (*Il se lève.*) Bon, au moins, - peut-être devrai-je me montrer reconnaissant ! - il y a encore des gens qui se rappellent de moi, des gens qui se souviennent de mon existence, ils se trompent la plupart du temps totalement sur mon compte, mais... Vous-mêmes... Vous savez mon nom, vous savez plus ou moins qui je suis, bien que je n'aie été roi pas plus de deux ans, dans un pays étranger, il y a de cela plus de cinq siècles... (*Les DEUX ENFANTS*

veulent donner leur avis, mais RICHARD leur coupe la parole.) Oui, je sais, on juge toujours un homme selon ses actes, jamais selon ses pensées ou ses discours... *(Il s'assoit.)* Et je vous accorde au moins cela : oui, c'est vrai, de fait, j'ai eu beaucoup de sang sur les mains... C'est vrai : pour accéder au trône, j'ai tué mes frères, mes oncles, mes cousins, mes neveux, mes amis, mes épouses... Plus encore, j'ai usé des moyens les plus abjects pour me gagner la couronne : corruption, menaces, mensonges, assassinats, enlèvements, fausses promesses, fausses rumeurs... *(Il se lève.)* Mais je me tiens maintenant debout devant vous et je vous demande : « QUE CELUI QUI N'A JAMAIS PÉCHÉ JETTE LA PREMIÈRE PIERRE ! » *(Silence. Il se rassoit, se relève aussitôt et commence à marcher de long en large.)* O, si vous pouviez voir mon cœur ! Si seulement vous pouviez voir mon cœur ! Vous me croiriez si... Si je vous disais que je voulais être bon ? Que je voulais être aimable, gentil ? *(Il se sert un verre de vin.)* Je voulais seulement être... Je... Je n'étais pas mauvais... J'ai choisi, CHOISI d'être mauvais ! Vous comprenez la différence ? *(Il boit son verre cul sec.)* Vous savez quoi ? Je rêvais toutes les nuits d'être un roi juste, respecté pour sa bonhomie et sa sagesse naturelle, vous pouvez me croire ? Mais c'était... Impossible... Tout bonnement impossible ! *(Il jette violement son verre, qui se casse au loin.)* Vous devez me comprendre... Écoutez-moi ! Le monde où je suis né... C'était un monde vil, extrêmement violent... Ce monde m'a humilié, vous comprenez ? *(Il s'assoit.)* Je crois que ça, vous pouvez le comprendre... En ce sens, le monde n'a pas tellement changé, n'est-ce pas ? *(Il se lève.)* Toute ma famille - mon grand-père, mon père, mes oncles, mes frères, mes cousins, mes neveux -, tous s'étaient déjà rendus coupables de centaines de crimes... Et les femmes de ma famille - ma grand-mère, ma mère, mes tantes, mes cousines, mes nièces -, toutes se dédiaient à la sorcellerie, elles passaient leur temps à empoisonner nos âmes avec leurs langues de serpent, elles poussaient insidieusement chacun de nous au meurtre et à la vengeance... Ah ! Les femmes de ma famille ! Je haïssais les femmes de ma famille ! *(Il prend une épée dans ses mains et se met à jouer avec elle :)* Oui... Bien avant ma naissance... Mon monde était impliqué dans une guerre si vieille que plus personne ne savait comment avait commencé notre folie, une guerre si vieille que plus personne ne se rappelait les raisons de notre stupide querelle... Ce que, par contre, chacun de nous savait assurément, c'était qu'il lui fallait se montrer haineux, intensément cruel... Si l'on voulait survivre à ce chaos du diable qu'était l'Angleterre à cette époque-là, on ne pouvait montrer aucune faiblesse, jamais, car les faibles à cette époque étaient irrévocablement piétinés, ils étaient consacrés à la pire des morts, comme de véritables têtes de turcs... *(Il plante nonchalamment son épée dans les balles de jonglage, en continuant à parler :)* Partout régnait la loi du plus fort ! Du plus mesquin ! Un monde, où le fils, le père et le frère se trompaient et s'égorgeaient mutuellement ! *(Il s'assoit sur la balançoire et regarde les nez de clown.)* Donc, je vous le demande : Moi, j'étais un monstre ? *(Il se lève.)* Non ! J'étais normal ! Absolument normal ! Un monstre de plus dans un monde de monstruosité ! *(Il s'assoit.)* Vous savez quoi ? Si vous voulez savoir ce que je pense, ce que réellement je pense, je pourrais vous dire que... *(Il se lève.)* C'était la volonté de Dieu ! La volonté de Dieu qui s'est réalisée à travers moi ! Oui ! J'ai été guidé par la main de Dieu ! J'ai été envoyé par Lui comme un ange curateur, réparateur des péchés, pour rétablir l'équilibre terrestre et la justice divine ! *(LADY ANNE apparaît derrière*

RICHARD. *Elle porte une courte robe noire de deuil. Elle pousse devant elle la carte de L'AMOUREUX :)*



RICHARD, *continuant sans voir LADY ANNE* : Un mal nécessaire ! Une tempête inéluctable ! Une catharsis ! Pour faire tomber toute ma famille de son ciel superbe ! Pour envoyer en enfer toute cette race bâtarde et criminelle ! Et qu'à la fin, après ce gigantesque bain de sang pourri, déclenché par la sagesse de Dieu même - que nous ne pouvons pas comprendre, ne serait-ce qu'en partie -, il soit possible d'établir la PAIX, la PURETÉ, le ROYAUME DES CIEUX sur terre !

PREMIER TABLEAU:

“L'amour est plus fort que la mort”

Ou : Comment la vie est un éternel recommencement

LADY ANNE : Richard, ça suffit.

RICHARD : Mais...

LADY ANNE, *plus dure* : Ça suffit. Tu sais que ce n'est pas bien de parler de politique et de religion. Tu t'emballer à chaque fois et c'est mauvais pour ton cœur. Tu le sais. (RICHARD fait la moue.) Richard ?

RICHARD : Bon... Excuse-moi... Je me suis emporté... (Rajustant ses vêtements :) « VANITÉ DES VANITÉS, TOUT EST VANITÉ... »

LADY ANNE, *en faisant le signe de croix* : « ...ET POURSUITE DE VENT. »

Les deux se regardent en silence pendant un long moment.

RICHARD, *au public* : Bon, d'accord, ce que je peux dire, par exemple, cette chose qu'on a dit de moi : que j'étais « une erreur de la nature », que j'étais « horrible », « difforme », « inachevé », « bossu », « boiteux », que - écoutez bien ! - « les chiens aboyaient quand je m'arrêtais près d'eux » et je ne sais quelles autres niaiseries... Tout ça est faux ! Totalelement faux ! Au contraire, j'étais bel homme ! Élégant ! Séduisant !

LADY ANNE, à RICHARD : C'est vrai. Tu étais beau. Et drôle.

RICHARD, *au public* : Sinon... Si j'avais été ce monstre disproportionné qu'on a décrit, comment aurais-je pu séduire et manipuler tant de gens ? Ça ne vous paraît pas bizarre ?

LADY ANNE : Oui, tu possédais un je ne sais quoi qui sortait de l'ordinaire...

RICHARD : Vraiment ?

LADY ANNE : Quelque chose dans ton regard. Une ombre étrange. Dans la manière que tu avais de bouger tes mains, de croiser tes jambes, de jouer avec tes doigts...

RICHARD : Tu ne m'avais jamais dit ça...

LADY ANNE : Tu sais que... Pendant un temps, un moment, une seconde... Je t'ai aimé... Je t'ai vraiment aimé, tu sais ?

RICHARD : Vraiment ? Tu m'aimais ? (*Silence.*) Anne ? Tu m'as aimé ? Vraiment ?

LADY ANNE : Oui, Richard, au moins pendant un moment, une seconde, je t'ai aimé ! C'est étrange, parce que je te haïssais aussi pour tout ce que tu avais fait... Je te haïssais comme je n'avais jamais haï personne, tu m'avais fait veuve et j'étais très jeune... (*S'arrangeant les cheveux :*) On dit que de l'amour à la haine, il n'y a qu'un pas, c'est sans doute vrai, dans mon cas... Oui, il y avait quelque chose en toi - je ne sais pas comment le décrire ou l'expliquer -, quelque chose qui indubitablement m'attirait, quelque chose qui, en même temps, instinctivement me répugnait... Un magnétisme obscur et brutal... Tu étais dangereux et le danger renferme un charme puissant... Tu étais puissant et le pouvoir est extrêmement tentant !

RICHARD : Oh, Anne, Anne, « my lady Anne », je t'aimais moi aussi ! JE T'AIMAIS ! (*Se mettant en colère, au public :*) Imbéciles ! Juste parce qu'il est plus facile de s'imaginer le mal sous des traits immondes, vous avez fait de moi une bête ! Vous pensez réellement que la vie est si simple ? Le monde si clair ? L'homme si évident ? Regardez-vous ! Regardez les personnes qui sont assises à vos cotés ! Regardez bien ! Que voyez-vous dans leurs yeux ? Sur leurs visages ? Regardez leurs bras, leurs jambes ! Que voyez-vous ? Rien ! Absolument rien ! Il n'y a aucune tâche, aucune marque ! Aucun bouton, aucune égratignure ! Pourtant, chacun de vous est traversé par des millions de rêves de luxure ! Des milliards de fantasmes de violence ! Vous les avez peut-être même en ce moment, ces fantasmes ! Oui, vous êtes traversés chaque jour par des milliers de pensées vicieuses ! Ce qui ne vous empêche pas, pendant la nuit, loin de la multitude, de vous croire puissants comme des rois ! Forts comme des héros antiques ! Vertueux comme des saints !

LADY ANNE : Richard, tes bonnes manières ! N'oublie pas tes bonnes manières, Richard ! (*Lui caressant la joue, souriant, au public :*) Il peut être adorable quand il veut, vous savez ? Il est maladroit parfois, souvent il s'énerve, mais au bout du compte c'est juste une personne qui souffre... Malgré tout ce qu'il pourrait dire, il est resté un enfant ! Un enfant gâté, mal élevé et capricieux, c'est vrai, mais...

RICHARD, *en lui baisant les mains de LADY ANNE* : S'il-te-plaît, ma chère et tendre Anne, mon cœur, peut-on rejouer le moment où j'ai fait ta conquête ? S'il-te-plaît ! S'il-te-plaît ! Ça me ferait tant plaisir ! Je me suis senti si vivant quand c'est arrivé ! Dis-moi oui ! Oh, s'il-te-plaît ! Faisons-le ! Montrons-leur !

LADY ANNE, *avec dégoût* : Encore ?

RICHARD : Oui ! Juste une fois ! S'il-te-plaît ! Rejouons-leur toute la scène ! Je m'ennuie, tu sais...

LADY ANNE, *s'écartant de RICHARD* : Tu aimes ce moment, hein ? Quand j'ai faibli ? Quand je t'ai cédé ?

RICHARD : Oui, mon amour, j'adore ce moment !

LADY ANNE : Je sais pourquoi tu aimes te souvenir de ce moment, mais, à moi, ça me fait mal...

RICHARD : J'aime me souvenir de ce moment parce que pour la première fois j'ai vu ton amour ! Je me suis rendu compte de notre irrésistible attraction commune !

LADY ANNE, *souriant* : Ne mens pas, Richard ! Tu aimes te souvenir de ce moment parce que pour la première fois tu as vu ma faiblesse ! Tu t'es rendu compte de ton pouvoir malsain sur moi ! Il s'agit toujours de toi, seulement de toi, mon egocentrique crapaud !

RICHARD : Bon, si tu veux, au fond, peu important mes raisons... (*Silence.*) S'il-te-plaît, Anne, jouons la scène ! Anne ? Tu veux bien ? Dis ? (*Suppliant :*) S'il-te-plaît !

LADY ANNE : Si je te concède ce plaisir, je pourrais... (*S'approchant de la carte de La Roue de Fortune et la contemplant :*) Ça me donnerait l'opportunité que ces gens-là me comprennent aussi... Comprendre pourquoi je suis tombée sous tes charmes, bien que tu aies tué mon mari, mon cher et tendre Édouard, bien que j'eusse su parfaitement le monstre que tu étais... (*Contemplant la carte du Pendu, puis se regardant dans l'un des miroirs déformants, s'arrangeant les cheveux, coquette :*) Peut-être que... Si je le rejouais encore une fois, moi aussi je pourrais comprendre, parce que, j'avoue, même pour moi, ça reste un mystère... Une bizarrerie...

RICHARD, *caressant la joue de LADY ANNE* : Tu es prête ?

LADY ANNE, *prenant la main de RICHARD* : Oui, je suis prête. Allons-y.

RICHARD sort. LADY ANNE commence à gémir et à pleurer, pendant que les DEUX ENFANTS retournent tous les miroirs qui deviennent des tombes et des cercueils. Changement de lumière : atmosphère nocturne. Bleu foncé.



LADY ANNE : Qu'il soit permis ici d'entendre les cris de la pauvre Anne,
Pour la mort prématurée de son vertueux Édouard !
Oh ! Maudite soit la main qui t'a fait ces trous !
Maudit le cœur qui a eu ce cœur-là !
Maudit le sang qui a fait couler ce sang !
Puissent sur l'odieux misérable
Tomber des calamités plus terribles
Que je n'en puis souhaiter aux serpents, aux araignées, aux crapauds
Et à tous les reptiles venimeux qui vivent !

RICHARD entre.

RICHARD: Arrêtez!

LADY ANNE : Quel noir magicien invoque ici le démon
Pour empêcher les actes charitables du dévouement ?
Va-t'en, horrible ministre de l'enfer !

RICHARD : Douce sainte, au nom de la charité, moins de malédictions !

LADY ANNE : Hideux démon, au nom de Dieu, hors d'ici ! Ne me trouble pas.
Tu as fait ton enfer de la terre heureuse.
Tu l'as remplie d'imprécations et de blasphèmes profonds.
Dieu, venge la mort d'Édouard !
Ciel, foudroie le meurtrier de tes éclairs !

RICHARD : Belle dame, vous ne connaissez pas les règles de la charité
Qui rend le bien pour le mal, les bénédictions pour les malédictions !

LADY ANNE : Scélérat, tu ne connais aucune loi, ni divine, ni humaine !

RICHARD : Veuillez me permettre, perfection divine de la femme,
Que je me justifie à loisir de ces crimes supposés.

LADY ANNE : Veuille toi-même, infection gangrenée de l'homme,
Permettre que, pour ces crimes reconnus,
Je maudisse à loisir ta maudite personne.

RICHARD : Beauté que la langue ne peut décrire, donne-moi
Patiemment le temps de m'excuser.

LADY ANNE : Monstre que la pensée ne peut rêver, tu n'as plus,
Pour excuse valable, qu'à te pendre.

RICHARD : Par un pareil désespoir, je m'accuserais moi-même.

LADY ANNE : Non ! Par ce désespoir, tu t'excuserais
En vengeant dignement sur toi-même
Tant d'autres indignement assassinés par toi.
N'as-tu pas tué Édouard ?

RICHARD : Je vous l'accorde.

LADY ANNE : Tu me l'accordes, porc-épic ?
Que Dieu m'accorde donc aussi
Ta damnation pour ce forfait !
Oh ! Il était affable, doux et vertueux !

RICHARD : D'autant plus digne du repos éternel.

LADY ANNE : Il est dans le ciel, où tu n'iras jamais.
C'est en enfer que tu iras !

RICHARD : J'ai une place ailleurs, si vous me permettez de l'indiquer.

LADY ANNE : Quelque donjon.

RICHARD : Votre chambre à coucher.

LADY ANNE : Que l'insomnie habite la chambre où tu couches !

RICHARD : Elle y habitera, madame, jusqu'à ce que je couche avec vous.

LADY ANNE : Je l'espère bien.

RICHARD : Je le sais bien... Voyons, gentille lady Anne,
La cause de la mort prématurée d'Édouard
N'est-elle pas aussi blâmable que l'instrument ?

LADY ANNE : Tu es la cause qui a produit l'effet maudit.

RICHARD : C'est votre beauté qui a été la cause de cet effet.
Votre beauté, qui me hantait dans mon sommeil,
Et qui me ferait entreprendre le meurtre du monde entier
Pour pouvoir vivre une heure sur votre sein charmant.

LADY ANNE : Si je croyais cela, je te déclare, homicide,
Que ces ongles arracheraient cette beauté de mes joues.

RICHARD : Mes yeux ne supporteraient pas ce ravage de votre beauté.
Elle m'anime comme le soleil anime l'univers,
Elle est mon jour, ma vie.

LADY ANNE : Qu'une nuit noire assombrisse ton jour, et la mort ta vie !

RICHARD : Ne te maudis pas toi-même, belle créature ! Tu es l'un et l'autre.

LADY ANNE : Je le voudrais, pour me venger de toi.

RICHARD : Lutte contre nature !
Te venger de qui t'aime !

LADY ANNE : Lutte juste et raisonnable !
Me venger de qui a tué mon mari !

RICHARD : Celui qui t'as privée, belle dame, de ton mari
L'a fait pour t'en procurer un meilleur.

LADY ANNE : Un meilleur ! Il n'en existe pas sur terre.

RICHARD : Il en est un qui vous aime plus qu'il ne vous aimait.

LADY ANNE : Où est-il ?

RICHARD : Ici. (*LADY ANNE lui crache au visage.*) Pourquoi craches-tu sur moi ?

LADY ANNE : Je voudrais que ce fût pour toi du poison mortel !

RICHARD : Jamais poison n'est venu de si doux endroit.

LADY ANNE : Jamais poison ne dégoutta sur plus hideux crapaud.
Hors de ma vue ! Tu blesses mes yeux.

RICHARD : Tes yeux charmants ont blessé les miens.

LADY ANNE : Que ne sont-ils des basilics pour te frapper à mort !

RICHARD : Je le voudrais, afin de mourir tout d'un coup,
Car maintenant ils me tuent d'une mort vivifiante.

Elle le regarde avec dédain.

Ah ! N'enseigne pas un tel dédain à ta lèvre, car elle a été faite
Pour le baiser, ma dame, et non pour le mépris.
Si ton cœur rancuneux ne peut pardonner,
Tiens, je te prête cette épée effilée.
Si tu veux la plonger dans cette poitrine loyale
Et en faire partir l'âme qui t'adore,
J'offre mon sein nu au coup mortel
Et je te demande la mort humblement, à genoux.

Il découvre sa poitrine.

Anne dirige l'épée contre lui, puis la laisse tomber.

Non ! Ne t'arrêtes pas, car j'ai tué le roi Édouard...
Mais c'est ta beauté qui m'y a provoqué !
Allons, dépêche-toi ! C'est moi qui ai poignardé le jeune Édouard !

Anne relève l'épée vers lui.

Mais c'est ta face divine qui m'a poussé !

Elle laisse tomber l'épée.

Relève cette épée ou relève-moi !

LADY ANNE : Debout, hypocrite ! Quoique je souhaite te mort,
Je ne veux pas être ton bourreau.

RICHARD : Alors dis-moi de me tuer moi-même et je le ferai.

LADY ANNE : Je te l'ai déjà dit.

RICHARD : C'était dans ta fureur.
Répète-le moi et aussitôt
Cette main qui, par amour pour toi, a tué ton amant,
Tuera, par amour pour toi, un plus tendre amant.
Tu seras complice de ce double meurtre.

LADY ANNE : Que je voudrais connaître ton cœur !

RICHARD : Il est représenté par ma langue.

LADY ANNE : L'un et l'autre sont faux, j'en ai peur.

RICHARD : Alors jamais homme n'a été vrai.

LADY ANNE : Allons, allons, remettez votre épée.

RICHARD : Dites donc que la paix est faite.

LADY ANNE : Vous le saurez plus tard.

RICHARD : Mais puis-je vivre dans l'espérance ?

LADY ANNE : Tous les hommes y vivent, j'espère.

RICHARD : Daignez porter cet anneau.

LADY ANNE, *mettant l'anneau à son doigt* : Prendre n'est pas donner.

RICHARD : Vois comme cet anneau enlace ton doigt,
Ainsi ton sein enferme mon pauvre cœur.
Garde-les tous les deux, car tous deux sont à toi.

LADY ANNE sort. Changement de lumière à l'atmosphère antérieure, peut-être un peu plus chaude, avec de légers tons rouges :

A-t-on jamais gagné une femme de cette façon ?
Comment ! Moi, qui ai tué son mari,
La prendre ainsi au plus fort de son horreur,
Quand elle a la malédiction à la bouche, les pleurs dans les yeux.
Pour moi, comme soutiens de ma cause,
Rien que le diable et d'hypocrites regards,
Et néanmoins la gagner !
Sur ma vie, elle trouve en moi
Un homme merveilleusement agréable !

LADY ANNE entre. Elle porte une robe de mariée ensanglantée.

LADY ANNE : Je voyais en toi un homme admirablement pervers, mon doux porc-épic !
Tu as fait de moi ta femme, avant de faire de moi ta victime. Tu as transformé notre
lune de miel en lune de sang.

RICHARD : Pardonne-moi... L'ambition m'a aveuglé... La guerre m'a aveuglé...

LADY ANNE, *tendrement* : Ne t'en fais pas, mon petit diable, au fond, je savais parfaitement que céder à tes avances signifiait pour moi la mort. (*Elle donne un baiser à RICHARD.*) Et je crois que c'est exactement ce que je cherchais, je me souviens maintenant... (*Au public :*) Vous savez ? Durant ma vie entière, j'ai souri, peu importait la situation, je souriais... (*Elle sourit au public, en pausant de différentes façons.*) Mais, au fond, dans ma solitude... Je ne sais pas pourquoi, depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours été triste, angoissée, « dépressive », on me disait... Ma mère m'a raconté un jour que, quand je suis née, je n'ai pas crié, je n'ai pas pleuré non plus, j'ai seulement respiré comme ça, sans produire aucun autre genre de sons... Elle m'a raconté aussi qu'après, quand j'étais enfant, je ne parlais pas, silencieuse, toujours, je me cachais dans ses jupes, j'observais tout avec crainte, paraît-il, j'essayais de déchiffrer bon an mal an ce qui m'entourait... Adolescente, je me souviens, je m'enfuyais, je disparaissais pendant des jours entiers, j'allais seule dans la forêt voisine pour contempler le ciel, les fleurs, les plantes, les arbres, les trous d'eau... (*Silence.*) Je n'ai jamais compris ce monde, tout m'apparaissait comme un horrible cauchemar, j'avais mal, sans savoir pourquoi, j'observais sans comprendre, c'est peut-être pour ça que... Je n'éprouvais pas de vraie joie ou de réel plaisir, seulement cette tristesse qui m'envahissait sans cesse, cette tristesse qui me faisait ressentir le moindre de mes faits et gestes comme une pantomime absurde... J'avoue que plusieurs fois j'ai pensé au suicide, mais je n'ai jamais eu le courage de passer à l'acte... (*Silence.*) Je crois que l'unique moment où je me suis sentie heureuse - je ne sais pas si c'était réellement ce qu'on peut appeler du « bonheur », mais au moins j'étais satisfaite -, c'était pendant mon mariage avec Édouard, mon premier époux... Je me sentais protégée, un peu plus légère, comme sous drogue, et c'était déjà quelque chose...

RICHARD : Et avec moi, sombre beauté, comment tu t'es sentie ?

LADY ANNE : Comment veux-tu que je le sache ? Notre mariage n'a pas duré un jour ! Quand tu n'as plus eu besoin de moi, quand je ne servais plus tes plans lugubres, tu m'as enfermée dans la Tour de Londres et tu m'as empoisonnée...

RICHARD : Quelle grossièreté de ma part ! Tu méritais un meilleur final que celui que d'être empoisonnée par un tueur à gages ! Pardonne-moi... J'aurais dû te tuer de mes propres mains ! Ça aurait été à la hauteur de ton rang et de notre amour ! Mais je n'avais pas le temps...

LADY ANNE, *s'enthousiasmant* : Oh, Richard, Richard, sanglier de mon âme, s'il-te-plaît, peut-on rejouer ma mort ? S'il-te-plaît ! S'il-te-plaît ! Je t'ai fait plaisir en jouant le moment de ta conquête, maintenant fais-moi plaisir en jouant ma mort ! Ça me ferait tant plaisir ! Je me suis sentie si vivante quand c'est arrivé ! S'il-te-plaît ! S'il-te-plaît ! Montrons-leur !

RICHARD, *avec dégoût* : Encore ?

LADY ANNE : Oui, Richard ! Encore ! S'il-te-plaît !

RICHARD : La mort a été pour toi un soulagement, non ?

LADY ANNE : Ça a été le meilleur moment de ma vie !

RICHARD : D'accord, ma reine, je ne peux pas te priver de ce plaisir ! J'aime te voir heureuse ! Mais cette fois, laisse-moi te tuer moi-même, s'il-te-plaît, que je te tue moi-même...

RICHARD : Si tu veux, mon roi, tu peux me tuer, si tu préfères...

RICHARD : Allons-y ! Jouons !

Sous les ordres de RICHARD, les DEUX ENFANTS commencent à organiser l'espace : ils retournent trois tombes qui deviennent trois miroirs déformants, ils sortent quelques cartes de Tarot de Marseille, de manière qu'il ne reste plus sur la scène que les cartes de La Mort, du Pendu et de La Maison Dieu :

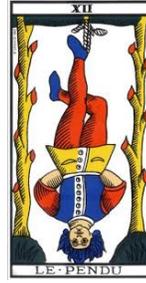


Pendant ce temps, RICHARD et LADY ANNE apportent les accessoires nécessaires pour les morts qu'ils sont sur le point d'essayer. Ce qui suit devra apparaître comme une scène bouffonne, grotesque, grand-guignolesque. Le plus important est que tout semble excessivement violent et absurde, avec des effets pauvres, mais pour autant spectaculaires : larges jets de faux sang ou apparition de viscères, par exemple...

On pourra voir le plaisir ingénu de LADY ANNE et de RICHARD, jouant à la mort, s'amusant et riant ensemble comme des enfants. On pourra sentir aussi entre ces deux corps en train de s'affronter - et parfois LADY ANNE pourra gagner contre RICHARD ! - une énergie sensuelle, quasi sexuelle, au point que les DEUX ENFANTS en arrivent à s'exciter, s'enlacer et s'embrasser.

RICHARD et LADY ANNE pourront essayer toutes les formes de meurtres qui leur viennent en tête : poignarder, égorger, éventrer, décapiter, démembrer, étrangler, pendre, noyer, empoisonner, empaler, fusiller, lapider, gazer, électrocuter, immoler, battre à mort, etc.

Après un moment, LA DUCHESSE entre lentement, vêtue d'une longue robe noire de deuil. Elle pousse devant elle la carte de L'Impératrice, qu'elle dispose devant la carte de La Maison Dieu. Lumière blanche.



LA DUCHESSE: Ça suffit tous les deux!

RICHARD et LADY ANNE : Mais...

LA DUCHESSE, *plus dure* : Arrêtez vos gamineries !

RICHARD : Mais maman...

LA DUCHESSE : Pas un mot, petit con !

RICHARD : Ce n'est pas ma faute, maman, je te jure que... (*Pointant du doigt LADY ANNE* :) C'est elle qui a commencé !

LA DUCHESSE lui administre une gifle retentissante, tandis que LADY ANNE se cache derrière le cheval de carrousel.

LA DUCHESSE : Qu'est-ce que je viens de dire ? Pas un mot ! Au coin ! Tu es puni ! Va au coin !

RICHARD ne bouge pas, paralysé. LA DUCHESSE le prend par les oreilles et l'envoie au coin. Elle l'oblige à s'asseoir, tandis que RICHARD gémit et pleurniche.

LA DUCHESSE : Tu m'obliges à te faire la leçon, comme je le faisais quand tu vivais encore.

RICHARD : Non, maman, non, s'il-te-plaît... Ce n'est pas juste, on était seulement en train de jouer...

LA DUCHESSE : Tais-toi, abruti ! N'ouvre pas ta putain de gueule !

RICHARD: Mais maman...

LA DUCHESSE tire soudain RICHARD par les cheveux et le met violemment sur ses genoux. Elle lui donne une forte fessée. Long silence.

LA DUCHESSE : C'est bon ? Tu vas te taire maintenant ? (*RICHARD opine de la tête.*) Tu es prêt ?

RICHARD : Oui, maman.

LA DUCHESSE : Tu te souviens de ce que tu dois dire ?

RICHARD : Oui, maman.

LA DUCHESSE : Bon, commençons.

LA DUCHESSE met sur la tête de RICHARD un bonnet d'âne, puis elle se dirige théâtralement vers le fauteuil de barbier et s'assoit (Voir la carte de La Justice) :



LA DUCHESSE: Es-tu mon fils?

RICHARD : Oui, grâce à Dieu, à mon père et à vous-même.

LA DUCHESSE : Eh bien ! Écoute patiemment mon impatience.

RICHARD : Madame, je tiens ce trait de votre caractère
De ne pouvoir supporter l'accent du reproche.

LA DUCHESSE : Oh ! Laisse-moi parler !

RICHARD : Soit ! Mais je n'écouterai pas.

LA DUCHESSE : Je serai douce et gentille dans mes paroles.

RICHARD : Et brève, bonne mère, car je suis pressé.

LA DUCHESSE : Es-tu si pressé ? Moi, je t'ai attendu,
Dieu le sait, dans les tourments et dans l'agonie.

RICHARD : Et ne suis-je pas venu enfin pour vous soulager ?

LA DUCHESSE : Non, par la sainte croix, tu le sais bien,
Tu es venu sur terre pour faire de la terre mon enfer.
Ta naissance a été pour moi un poids douloureux,

Ton enfance a été hargneuse et maussade,
Ton temps d'école, terrible, désespérant, extravagant, furieux,
Ta première jeunesse, hardie, effrontée, aventureuse,
Ton âge mûr, altier, subtil, fourbe et sanguinaire,
Plus calme, mais plus dangereux
Encore, caressant dans la haine !
Peux-tu me citer une heure de soulagement
Que j'aie jamais goûtée dans ta société ?

RICHARD : Aucune, ma foi, si ce n'est l'heure de la faim qui appelait votre grâce
À déjeuner, loin de ma société. Si ma vue vous est si pénible,
Laissez-moi me remettre en marche pour ne plus vous offusquer, madame !

LA DUCHESSE : Je t'en prie, écoute-moi.

RICHARD : Vous parlez avec trop d'amertume.

LA DUCHESSE : Un mot seulement,
Et je ne te reparlerai plus jamais.

RICHARD : Soit !

LA DUCHESSE : Emporte avec toi ma plus accablante malédiction !
Que mes prières assistent tes ennemis !

Désignant les DEUX ENFANTS :

Que les petites âmes des enfants d'Édouard
Chuchotent à l'esprit de tes ennemis
Et qu'ils leur promettent succès et victoire.
Homme de sang, ta fin sera sanglante !
L'infamie qui a servi ta vie accompagnera ta mort !

LADY ANNE et les DEUX ENFANTS applaudissent.

RICHARD: Maman? Pourquoi tu ne m'aimes pas?

LA DUCHESSE : Pourquoi je ne t'aime pas ? *(Elle rit.)* Je ne sais pas, je n'ai jamais pu te supporter ! Le seul fait de sentir ton odeur m'énerve, je ne t'avais pas dit ? *(Après avoir pensé quelques secondes :)* Pourquoi je ne t'aime pas ? Peut-être parce que tu es une sale puce, un rat, un porc ! Peut-être parce que de tous les vices qui existent sur terre, il n'y en a pas un, dont tu n'es pas doté !

RICHARD : Ce n'est pas vrai, maman, tu dis ça pour me faire mal...

LA DUCHESSE : Dis-moi un vice, SEULEMENT UN, dont tu ne t'es pas repu !

RICHARD : Au contraire, maman, je peux te dire - et c'est parce que je suis honnête ! - l'unique défaut que j'ai...

LADY ANNE, *intriguée* : Dis-le nous pour voir !

RICHARD : Bon, j'avoue que... Quand j'étais vivant, j'étais GOURMAND !

LADY ANNE et LA DUCHESSE éclatent de rire.

RICHARD : Pourquoi vous vous moquez de moi ? C'est vrai ! J'ai voulu jouir, jouir de tout, en commençant par la bonne chair et le bon vin... (*Au public :*) Est-ce ma faute si je suis né avec un appétit vorace ? J'ai voulu jouir ! Jouir à chaque seconde ! Jouir de tout temps ! Je jure que j'aurais pu dévorer le monde entier ! C'était la seule manière d'échapper à cette réalité où l'on ne recevait que douleurs et tourments ! Et après avoir connu les terribles délices de la bouche, je me suis laissé emporter par d'autres plaisirs charnels... En ce sens, j'ai été un sensuel, je l'admets, les femmes...

LADY ANNE et LA DUCHESSE : LUXURE !

Les DEUX ENFANTS tentent de représenter ou de mimer la luxure, tandis que RICHARD continue de parler :

RICHARD, *au public* : Le sexe... C'est-à-dire, pas tant le sexe, mais plutôt la sensualité... La peau, le parfum fruité de la peau... La suavité de la peau... La chaleur humide de la bouche... Des ventres, des cuisses... Pour moi, les prostituées étaient comme des anges du paradis... Pendant quelques secondes, dans leurs bras, le monde et ses intrigues disparaissaient... L'assourdissant vacarme du monde se taisait... Mon esprit se taisait, tout se taisait... Ne restait qu'un étrange songe blanc et immobile... (*Silence.*) « TOUT OU RIEN ! », voilà ce que je me disais ! Oui ! Oui, j'ai désiré totalement ! J'ai voulu de tout ! J'ai tout voulu ! J'ai voulu la jeunesse ! La beauté ! La richesse ! La gloire ! Le pouvoir ! Et pourquoi pas ? Ne sont-ce pas des désirs naturels ? Totalement naturels ? Et j'avais tout ! TOUT ! La jeunesse ! La beauté ! La richesse ! La gloire !

LADY ANNE et LA DUCHESSE : ORGUEIL !

Les DEUX ENFANTS tentent de représenter ou de mimer l'orgueil, tandis que RICHARD continue de parler :

RICHARD, *au public* : À part le pouvoir... J'étais le troisième fils de mon père, j'étais donc destiné à avoir un rôle d'arrière-plan à la cour... Malgré tous mes efforts, malgré tout mon dévouement et mon intelligence, je n'aurais pu devenir qu'un subalterne, qu'un courtisan, au mieux un conseiller, c'est-à-dire une personne sans réelle importance ! Un figurant ! Une maudite ombre !

LADY ANNE et LA DUCHESSE : ENVIE !

Les DEUX ENFANTS tentent de représenter ou de mimer l'envie, tandis que RICHARD continue de parler :

RICHARD, *au public* : J'ai donc saisi au collet mon triste destin, je l'ai secoué avec désespoir et fureur... Oui, malheureusement, j'ai dû m'ouvrir un chemin jusqu'au trône parsemé de sang, il n'y avait pas d'autres moyens... Et ça n'a pas été facile, qu'est-ce que vous croyez ? J'avais ma conscience, ma conscience qui me torturait... La tâche m'apparaissait souvent trop grande, démesurée, au point que je me décourageais parfois, je me déprimais, je restais prostré pendant plusieurs semaines dans mon lit...

LADY ANNE et LA DUCHESSE : PARESSE !

Les DEUX ENFANTS tentent de représenter ou de mimer la paresse, tandis que RICHARD continue de parler :

RICHARD, *au public* : Mais l'argent m'a aidé à surmonter n'importe quel obstacle, oui, l'argent m'a largement aidé ! Tout homme a son prix ! Y compris le plus vertueux ! Si l'on met sur la table la somme adéquate, tout est possible, je le jure ! *(Il rit.)* Vous savez ce qui est le plus drôle ? Quand il reçoit son argent sale, l'homme vertueux reste persuadé que ce n'est qu'un mauvais moment à passer pour lui, mais qu'à la fin il investira dans quelque chose de bon, une chose tellement bonne qu'elle pourra justifier à elle seule sa mauvaise action passagère ! Quel imbécile ! *(Il écrase avec son pied un nez de clown.)* J'ai récompensé généreusement tous mes partisans, mes soldats, mes espions, mes assassins, et ils ont tout fait pour moi : ils ont menti, ils ont trahi, ils ont volé, ils ont tué et torturé, juste pour la fièvre de l'or qui coulait dans leurs veines ! J'ai dilapidé une fortune pour pouvoir payer tous ces bâtards, mais ça a valu la peine ! Ça n'a pas été facile, j'avais énormément de dépenses, je m'appauvrisais - il y avait tant de gens à soudoyer ! -, j'avoue qu'à la fin j'avais peur de perdre tous mes biens, toutes mes propriétés, seulement pour m'emparer de la couronne...

LADY ANNE et LA DUCHESSE : AVARICE !

Les DEUX ENFANTS tentent de représenter ou de mimer l'avarice, tandis que RICHARD continue de parler :

RICHARD, *à LADY ANNE et à LA DUCHESSE* : Merde ! Ça suffit à la fin ! Arrêtez de me couper la parole ! J'essaye de me confesser, vous êtes aveugles ou quoi ? Vous ne m'avez jamais respecté, jamais ! Toujours dans mes pattes à me faire chier, toujours ! Espèce de sorcières ! Sales putes ! Putes bon-marché ! Putains ! PUTES ! PUTES !

LADY ANNE et LA DUCHESSE : COLÈRE !

RICHARD, à LA DUCHESSE : Tu veux vraiment parler avec moi de la colère, maman ? Ma chère mère, ça a été ton principal legs ! Tu ne te souviens pas ? Tu veux que je te rafraichisse la mémoire ? Tu m'as éduqué comme un chien enragé ! « ŒIL POUR ŒIL ET DENT POUR DENT », voilà ce que tu m'as inculqué ! « CRIER ET NUIRE EN PREMIER », voilà ce que tu me disais ! Et c'est exactement ce que je faisais avec vous, quand je voulais vous manipuler... Regarde !

RICHARD s'avance vers l'avant-scène. Au public :

RICHARD : Quels sont ceux qui se plaignent au roi
Que je leur fais sombre mine et que je ne les aime pas ?
Parce que je ne sais pas flatter, parler le beau langage,
Faire en saluant le plongeon français et singer la courtoisie,
Je dois être tenu pour un ennemi plein de rancune ?
Est-ce qu'un homme sincère, qui ne pense pas à mal, ne peut pas vivre
Sans être injurié ainsi dans sa franchise
Par des maîtres Jacques soyeux, sournois et intrigants ?

*RICHARD descend dans la salle.
À une personne du public:*

À toi, qui n'as ni honnêteté, ni grâce,
Quand t'ai-je injurié ? Quand t'ai-je fait du tort ?

À d'autres personnes du public :

Ou à toi ? Ou à toi ? Ou à aucun de votre faction ?
Peste soit de vous tous ! Sa majesté
Ne peut pas respirer tranquille un moment,
Que vous n'alliez la trouver de vos plaintes impudentes !
Ah ! Je ne sais quoi dire... Le monde est si dégénéré
Que des roitelets viennent piller là où l'aigle n'oserait percher !

À une autre personne du public :

Reine Élisabeth ! C'est par vos manœuvres que je suis disgracié,
Tandis qu'on fait chaque jour, de grandes promotions
Pour anoblir ceux qui, il y a deux jours, valaient à peine un noble !

La véritable REINE ÉLISABETH entre discrètement par le fond de la scène. Elle porte une luxueuse robe de deuil. Elle reste dans un coin et observe, sans que personne ne la voie. RICHARD continue de parler à la personne du public :

Reine Élisabeth, pouvez-vous nier que vous ayez été la cause
Du récent emprisonnement de Lord Hastings ?
Eh ! Qui l'ignore ? Elle peut faire mieux que nier cela,

Elle peut vous pousser à plus d'une haute fonction,
Et puis nier que sa main vous aide,
Et attribuer tous ces honneurs à votre grand mérite.

*La véritable REINE ÉLISABETH ramasse une bouteille de vin sur scène et boit au goulot.
RICHARD, à une autre personne du public :*

Ne le peut-elle pas ? Elle en serait bien fâchée ! Que ne peut-elle pas ?
Elle peut se marier avec le roi, un joli garçon, un beau parti, après tout.
Je crois que votre grand-mère a fait un plus mauvais mariage.

LA DUCHESSE, *avec autorité* : Richard ! Ça suffit ! Laisse cette pauvre personne en paix ! Laisse-nous tous en paix ! Ça suffit maintenant ! (*RICHARD s'immobilise. À RICHARD, conciliante :*) C'est sans doute ma faute... Bon, je veux bien l'admettre, ton éducation a été rude, mais... Je ne sais pas pourquoi, quelque chose n'a pas fonctionné avec toi, tu as tout compris à l'envers ! J'ai voulu te dominer par la peur, comme nous le faisons avec tout le monde, famille, amis et ennemis, mais toi... C'est comme si tu avais aimé mes mauvais traitements, tu en redemandais encore et encore, tu étais insatiable ! (*Au public :*) Nous avons pourtant prouvé plus d'une fois que la peur fonctionnait parfaitement avec tout le monde, que nous pouvions faire ce que nous voulions de tout un chacun ! (*Elle se met en colère :*) Si nos ennemis coupaient un doigt à l'un des nôtres, nous arrachions les bras à dix d'entre eux ! S'ils exécutaient un peloton, nous massacrons une armée ! S'ils incendiaient une ville, nous incendiions une région entière ! S'ils torturaient leurs prisonniers, nous torturions aussi les civils ! S'ils violaient les femmes, nous violions aussi les vieillards et les enfants ! Et tout le monde s'inclinait devant nous ! Tous nous craignaient ! Personne n'ouvrait la bouche quand nous défilions en public ! Tous s'extasiaient quand nous leur susurrions à l'oreille ! Ils s'évanouissaient quand nous leur tendions la main ! NOUS ÉTIIONS COMME DES DIEUX ! (*Se calmant soudain :*) Oui, c'est vrai, avec notre peuple aussi, avec nos propres gens, nous utilisons la peur, cela nous servait pour les diviser et les soumettre, nous pouvions ainsi prévenir n'importe quelle rébellion ! Nous leur racontions d'horribles histoires pour les faire trembler, nous leur disions que des crimes atroces se produisaient chaque jour au coin de la rue, nous leur disions que nous étions en crise, qu'il n'y avait plus de travail, que travailler pour nous n'était pas un devoir, sinon une chance, que nous payions mal, c'était vrai, mais que le peu que nous leur donnions était mieux que rien, nous leur disions que nous recevions de sérieuses menaces de l'étranger, que nos ressources baissaient catastrophiquement, que la fin du monde s'approchait... Et ainsi tous s'enfermaient chez eux à double tour, terrorisés, car ils s'imaginaient encerclés de toutes parts par des dangers de toute sorte, ils étaient même contents du peu qu'ils avaient, pensant que, en comparaison avec d'autres, ils étaient plus que chanceux...

LADY ANNE : Et vous, madame la Duchesse, vous n'aviez pas peur ?

LA DUCHESSE: Bien-sûr que si, j'avais peur ! J'avais peur tout le temps ! Comme n'importe qui ! J'avais peur de perdre mon prestige ! Mon pouvoir ! Le trône à cette époque était plus que chancelant...

LA REINE ÉLISABETH, *courant du fond de la scène jusqu'au trône où est assise LA DUCHESSE* : C'était mon trône ! (*Essayant de faire lever LA DUCHESSE* :) À moi ! Le mien !

LA DUCHESSE, *luttant* : Non ! Putain ! C'était le mien ! Le mien !

LA REINE ÉLISABETH, *luttant* : menteuse ! C'était le mien ! Le mien ! Le mien !

LADY ANNE, *se jetant dans la bagarre* : C'était le mien ! Maudites sorcières ! C'était le mien ! Le mien ! Le mien ! Le mien !

LES TROIS FEMMES, *luttant les unes contre les autres* : Le mien ! Le mien !

RICHARD regarde avec plaisir les trois femmes en train de se battre autour du trône, se poussant, se tirant les cheveux, se donnant des coups de poings et de pieds.

RICHARD, *au public* : C'était aussi mon trône ! (*Pensif* :) Le mien... (*Après un moment de réflexion* :) Ça me donne une idée... J'ai une idée...

Avec l'aide des DEUX ENFANTS, RICHARD sort les cartes du Pendu et de La Mort et entre avec la carte de L'Empereur. Les DEUX ENFANTS réapparaissent avec des mitraillettes de paint-ball dans les mains, ils se posent à chaque coin de la scène, restant dans l'ombre, visant les trois femmes et attendant un ordre de RICHARD.



RICHARD, *fort, aux trois femmes* : Écoutez-moi ! J'ai une solution pour en finir avec nos incessantes disputes, ces mêmes disputes que nous répétons depuis des années, pour ne pas dire des siècles... (*Plus fort* :) Écoutez-moi ! (*Les TROIS FEMMES s'immobilisent.*) N'êtes-vous pas fatiguées ? Fatiguées de toujours vous battre ? Chaque jour, c'est la même chose ! Moi, je suis épuisé... Tout ça m'ennuie... Vous non ? Écoutez ! (*Les TROIS FEMMES se rapprochent.*) Je vous propose un jeu pour nous départager et en terminer à jamais avec nos sempiternelles discordes... Un jeu simple... Pacifique, innocent et enfantin... LES CHAISES MUSICALES ! Jouons à LA CHAISE MUSICALE ! Qu'est-ce que

vous en dites ? Vous comprenez ? Jouons maintenant à la chaise musicale et celui ou celle qui gagnera restera avec le trône et la couronne pour toujours, sans possibilité aucune de révocation ! Le vainqueur sera roi ou reine d'Angleterre ! À JAMAIS !

Silence.

LA REINE ÉLISABETH : Et tu ne vas pas tricher ?

RICHARD : Moi ? Non ! Bien-sûr que non ! Nous jouerons honnêtement, comme les adultes raisonnables que nous sommes...

LA DUCHESSE : Tu le jures ?

RICHARD, *en faisant le signe de croix* : Croix de bois, crois de fer, si je mens, je vais en enfer !

LADY ANNE : Et le vainqueur restera avec le trône... Pour toujours ?

RICHARD : Pour toujours !

Les TROIS FEMMES se regardent, perplexes. En même temps :

LADY ANNE, *pour elle-même* : Plus de dispute ? La paix enfin ?

LA DUCHESSE, *pour elle-même* : Le trône pour moi à jamais ?

LA REINE ÉLISABETH, *pour elle-même* : Me laisserais-je tenter par le diable ?

RICHARD : Bon, avant de jouer, prêtons serment afin de démontrer notre bonne foi... Jurons que nous jouerons franc jeu, sans piège ni tricherie, nous soumettant sans nous plaindre au vainqueur... Si vous voulez, je commence... *(Solennellement, au public :)* Si je perds, je jure que je me soumettrai au vainqueur, je lui ferai allégeance comme à mon indiscutable maître, la reconnaissant comme mon incontestable reine. Mieux, je jure que je me retirerai, je m'éloignerai de vous à jamais, jamais plus je ne m'accaparerai du pouvoir, je terminerai ma vie, seul, dans les montagnes, comme un ermite, méditant sur mes propres fautes et péchés... *(Satisfait, prenant LADY ANNE par le bras :)* Anne, c'est ton tour !

LADY ANNE : Bon... *(Elle tousse. Maladroite, au public :)* Si je perds, je jure que je me soumettrai au vainqueur, je lui ferai allégeance comme à mon indiscutable maître, le ou la reconnaissant comme mon incontestable roi ou reine. *(Sous le regard insistant de RICHARD :)* Mieux, je jure que, si je perds, je me donnerai directement la mort, plus jamais vous n'écoutez parler de moi, je terminerai rapidement ma vie, me noyant dans l'étang le plus proche ou me pendant à la branche du premier arbre que je trouverai.

RICHARD, *faisant un geste à LA DUCHESSE* : Très bien ! Maman, à toi !

LA DUCHESSE. Bon ! *(Avec autorité, au public :)* Si je perds, je jure que je me soumettrai au vainqueur, je lui ferai allégeance comme à mon indiscutable maître, le ou la reconnaissant comme mon incontestable roi ou reine. *(Sous le regard insistant de RICHARD :)* Mieux, je jure que, si je perds, je fuirai loin de la couronne et de ses tourments, je ne m'adonnerai plus à la sorcellerie, jamais plus je ne ferai de prophétie, je vivrai dans une région reculée, dans une petite ferme, je terminerai ma vie comme une humble paysanne, cultivant patiemment la terre de mes propres mains et recevant ses fruits avec gratitude.

RICHARD, *poussant LA REINE ÉLISABETH* : Reine Élisabeth, à toi !

REINE ÉLISABETH : Bon. *(Elle arrange sa robe. Avec dédain, au public :)* Si je perds, je jure que je me soumettrai au vainqueur, je lui ferai allégeance comme à mon indiscutable maître, le ou la reconnaissant comme mon incontestable roi ou reine. *(Sous le regard insistant de RICHARD :)* Mieux, je jure que, si je perds, je m'éloignerai de cette maudite cour, où je n'ai reçu qu'humiliation et disgrâce, vous n'entendrez plus jamais parler de moi, je retournerai dans mon pays natal et terminerai mes jours tranquillement avec ma famille, à la cour de France.

RICHARD: Parfait ! Allons-y maintenant !

RICHARD fait un geste aux DEUX ENFANTS pour qu'ils mettent de la musique. On entend "God saves the Queen" des Sex Pistols.



LADY ANNE et RICHARD jouent l'un contre l'autre. LADY ANNE perd. Les autres se moquent d'elle, pendant que LADY ANNE se retire dans un coin de la scène, grommelant et trainant des pieds. Les DEUX ENFANTS lui donne avec compassion une corde. LADY ANNE essaye de se pendre en montant sur la balançoire, sans succès : il lui est difficile de faire le nœud et d'accrocher la corde, elle tombe à chaque fois par terre quand elle saute dans le vide, gémissant à chaque fois de plus en plus.

LA DUCHESSE joue contre LA REINE ÉLISABETH. LA DUCHESSE perd. RICHARD et LA REINE ÉLISABETH se moquent d'elle, pendant que LA DUCHESSE se retire dans le coin de la scène où se trouve le cheval de carrousel, grommelant et trainant des pieds. Elle regarde tristement ses mains, prend du sable entre ses doigts, sans savoir quoi faire avec, elle essaye de faire les gestes du labourage ou de la moisson dans le vide, sans succès, en jurant de plus en plus à chaque fois.

RICHARD joue contre LA REINE ÉLISABETH. RICHARD perd. Il reste immobile et regarde fixement devant lui.

Du plafond descend lentement une splendide robe blanche, tandis que l'on entend l'hymne national britannique. LA REINE ÉLISABETH, rayonnante, met la nouvelle robe, avec l'aide de LADY ANNE et LA DUCHESSE, soudainement soumises. LA REINE ÉLISABETH commence à défiler, en saluant le public.



RICHARD, se lançant sur le trône et criant : Non ! Ce n'est pas juste ! Non ! Non ! NON !

Les DEUX ENFANTS se mettent à hurler et tirent avec leurs mitraillettes de paintball dans toutes les directions. Mouvement de panique : tout le monde, sauf RICHARD, court ou se jette par terre, essayant de se protéger en se cachant derrière des éléments du décor. L'espace se tache de rouge avec les impacts des balles de peinture.



LA REINE ÉLISABETH : J'ai gagné ! J'ai gagné ! Richard ! Vous aviez juré que vous n'alliez pas faire d'esclandre !

RICHARD, donnant des coups de pieds dans le trône : NON ! NON ! NON ! NON !

LA REINE ÉLISABETH, criant : Seigneur Richard ! Nous avons fait un...

RICHARD : NON ! NON !

LA REINE ÉLISABETH se fige un instant, ne sachant pas quoi faire entre les tirs soutenus des DEUX ENFANTS et la crise infantine de RICHARD. Elle se saisit soudain d'une épée et menace RICHARD de sa pointe, apprêtant la lame contre sa gorge. RICHARD, LADY ANNE, LA DUCHESSE et les DEUX ENFANTS se figent instantanément.

LA REINE ÉLISABETH : Richard, éloignez-vous du ce trône ! Maintenant ! J'ai gagné ! C'est mon trône ! Le mien ! À moi ! Pour toujours ! (Elle presse la lame de son épée

contre le cou de RICHARD. Les DEUX ENFANTS baissent leurs armes.) Partez maintenant ! PARTEZ !

RICHARD, sans défense, lève lentement les mains en l'air et commence à faire quelques pas. Mais, il se retourne subitement et s'empare de l'épée de LA REINE ÉLISABETH qui, au cours de cette courte lutte, tombe par terre. RICHARD la menace à son tour avec la lame de l'épée, l'observant avec un sourire pervers. Les DEUX ENFANTS lèvent à nouveau leurs armes et tiennent en joue LA REINE ÉLISABETH. Sous la menace, elle recule, tandis que RICHARD s'assoit sur le trône, triomphant.

LA REINE ÉLISABETH : C'est toujours la même chose avec vous ! Toujours ! Les gens de ce pays ne tiennent jamais parole ! Jamais ! La parole donnée ne vaut rien ici ! Rien ! Il est impossible de trouver ne serait-ce qu'une once d'honneur et de noblesse chez vous ! En vous ! Surtout en vous ! Gens de pouvoir, gens de haute naissance et de haut rang, qui malicieusement se sont repartis le pays depuis si longtemps que personne n'en a plus souvenir, accumulant avec avarice, depuis des siècles, richesses et terres, échangeant invariablement vos biens, vos propriétés, vos titres et vos femmes, alors que votre sang incestueux ne cessait d'engendrer des monstres décadents et retardés ! *(En montrant RICHARD :)* Une engeance dégénérée comme lui ! *(Se mettant en colère :)* Vous avez fondé votre royaume sur l'hypocrisie et le mensonge ! Mais, sans vous en rendre compte, votre masque trompeur s'est collé à votre visage, au point de prendre racine dans vos âmes, au point que votre logique, votre fallacieuse et mortifère logique, devienne pour vous la vérité ! L'unique et absolue vérité ! Vos cœurs sont si corrompus par ce pouvoir que vous vénerez tant, que vous avez oublié ce que signifient des mots simples comme « dignité », « probité » et « respect » !

RICHARD : En France, ce n'était pas pareil ? C'est bien pour que ça tu es venue ici, non ? Rageuse grenouille !

LA DUCHESSE: Si notre pays ne te plaît pas, retourne chez toi ! Escargot baveux !

LADY ANNE : Personne ne veut de ta présence ici, pompeuse poule !

LA REINE ÉLISABETH : Sauvages sangliers ! Je vous jure qu'un jour votre peuple se lèvera contre vous, il se libèrera de votre joug, il vous massacrera un à un comme des mouches !

LA DUCHESSE : Tais-toi ! Fétide française !

LADY ANNE : Silence ! Femme immigrée ! Personne ne veut t'écouter !

LA REINE ÉLISABETH : Taisez-vous et écoutez-moi, dégoûtantes harpies ! Pour le moment votre peuple est faible, car il a cru vos mensonges éhontés, vous l'avez rendu fou avec vos discours embrouillés, vous avez fait en sorte qu'il perde le sommeil et qu'il ne soit plus capable de s'imaginer une vie meilleure ! Il ne peut même pas penser

à l'avenir, tant il est obnubilé par sa satisfaction immédiate et personnelle ! Ainsi vivote-t-il, comptant les jours et les miettes qu'il lui reste, stupéfié, terrorisé, obsédé par l'idée de se servir en premier, se servir avant tout le monde dans les restes rachitiques du somptueux banquet dont vous jouissez en cachette ! Mais, un jour, je vous jure que...

RICHARD : Je ne peux plus écouter ne serait-ce qu'une prophétie féminine de plus ! Ça me fatigue, je vous jure, ça me fatigue ! (*RICHARD fait un geste aux DEUX ENFANTS pour qu'ils tirent sur LA REINE ÉLISABETH, mais LA DUCHESSE s'interpose.*)

LA DUCHESSE, *imitant LA REINE* : « Mais, un jour, je vous jure que... » Bla, bla, bla... Je vous jure qu'un jour, rien du tout ! Il ne se passera jamais rien ! Rien ! Écoute ce que je vais te dire, apatride, et écoute-moi bien : une fois qu'un chien est domestiqué, plus jamais il ne retournera à la vie sauvage ! Tu comprends ? Parce que, dans le fond de son âme, il craint la liberté, il la craint plus que tout au monde ! Il aime son maître, pour lui dire à chaque instant quoi faire et quoi penser ! Même si son maître le bat, même s'il l'oblige à vivre dans une niche misérable, il protégera toujours et adorera son maître ! Parce qu'il s'est déshabitué de la chasse et de la viande crue, parce que désormais il a en horreur la lune et la forêt, parce que, pliant l'échine, il a oublié comment se tenir droit ! Parce que, bien qu'il s'agite de temps en temps, qu'il trépigne et souvent grogne, il a besoin de son maître ! Ça lui fait mal de l'admettre, mais il en a BESOIN ! Notre peuple est ainsi ! Ainsi est sa nature !

LADY ANNE : Dis-moi, Élisabeth, toi aussi, tu a été reine, n'est-ce pas ? Je ne me souviens plus, raconte-nous comment tu es devenue reine, s'il te plait, j'ai oublié... Dis-moi, comment as-tu réussi à te mettre dans le lit de notre roi Édouard, déjà vieux et malade ? Raconte-nous, mon cœur ! (*LA REINE ÉLISABETH baisse la tête.*) Je suis sûre que c'était par amour sincère que tu as donné ton corps sublime à un vieillard sénile ! Ce n'était en rien une froide tactique pour te gagner la couronne anglaise ! Ton côté romantique, je suppose ! Sale putain !

LA REINE ÉLISABETH, *offensée, à voix basse* : Anglais de merde... Vous ne me comprenez pas, vous ne comprenez rien, personne ne me comprend...

LA DUCHESSE, *moqueuse* : Si tu veux qu'on te comprenne, commence par bien parler notre langue, espèce de crétine ! Et sans accent, s'il-te-plait !

Tous rient.

LA REINE ÉLISABETH, *les yeux emplis de larmes* : Moquerie ! Méchanceté ! Partout ! À chaque pas que je fais : moquerie et méchanceté ! Qui pourrait supporter ces gens effroyables ?

RICHARD : Que tu es dure avec nous, ma splendide belle-mère ! J'admets que ma famille aime le pouvoir, elle l'aime à en mourir... Nous avons vendu nos âmes pour le pouvoir, nous trompons et tuons sans sourciller pour le pouvoir ! Et quoi ? Tu n'es pas

pareille peut-être ? (*LA REINE ÉLISABETH baisse une nouvelle fois la tête.*) Tu ne te rappelles pas - ou peut-être l'ometts-tu à propos ! - tu ne te rappelles pas, Élisabeth, ma chérie, quand, après avoir tué tes frères et tes enfants, après avoir tué toute ta famille, je t'ai proposé de me marier avec ta fille ? Et comment, malgré tous mes abominables crimes, tu as finalement accepté ma proposition ?

LA REINE ÉLISABETH : Jamais je... Je... Je ne sais pas...

RICHARD : Tu sais très bien de quoi je parle ! (*LA REINE ÉLISABETH veut s'en aller.*) Viens ici ! Viens avec moi ! (*La prenant par la nuque :*) Qu'est-ce que tu as dit ? Comment m'as-tu appelé ? « Monstre incestueux » ? « Retardé » ? « Engeance dégénérée » ? C'est ce que tu as dit, non ?

LA REINE ÉLISABETH : Moi... Je ne... Je n'ai pas voulu...

RICHARD : Oh ! Malicieuse femme qui sans honte s'est accouplée avec mon père bien-aimé ! Magnifique femme, qui avec dégoût a senti les avatars du pouvoir dans son propre ventre ! Si tu as mauvaise mémoire, je peux t'aider en rejouant ce moment - tu veux ? -, le moment où tu as accepté mon infâme proposition... (*LA REINE ÉLISABETH regarde par terre, gênée.*) Et sais-tu pourquoi tu as accepté ? Non ? Non ? Je vais te le dire, moi ! Tu as accepté parce que tu ne voulais pas perdre ton pouvoir, tu ne voulais pas te séparer de son luxe et de son éclat ! Tu es née avec une cuillère en argent dans la bouche ! Ce n'est pas vrai ? C'est ainsi ! Tu veux que je te le rejoue ou pas ? Pour que tu te souviennes une bonne fois pour toute ! Et que tu arrêtes de nous bassiner avec tes prophéties !

LA REINE ÉLISABETH : Jamais je... Je ne... Je peux...

RICHARD : Et tu peux jouer mon rôle et moi le tien, si ça te fait plaisir... Tu veux ? Je ne veux pas t'obliger... (*RICHARD fait un geste à LADY ANNE et à LA DUCHESSE pour que chacune ramasse une épée.*) Qu'en dis-tu ? (*Tous se rapprochent, y compris les DEUX ENFANTS, encerclant et menaçant LA REINE ÉLISABETH.*)

LA REINE ÉLISABETH : Bon, si vous voulez, je... Je ne...

RICHARD : Bon ! Allons-y ! Tu joueras mon rôle et je jouerai le tien ! Ça sera très amusant ! Je te le promets !

RICHARD fait un autre geste aux DEUX ENFANTS qui se mettent à organiser silencieusement l'espace : ils retournent les tombes pour qu'elles redeviennent des miroirs déformants, puis ils sortent toutes les cartes. LADY ANNE et LA DUCHESSE font entrer la carte de La Lune qu'elles mettent au centre de la scène, pendant que RICHARD et LA REINE ÉLISABETH échangent de vêtements :



Lumière bleue-verte. Atmosphère nocturne. Au cours de la prochaine scène, RICHARD et LA REINE ÉLISABETH intervertiront leurs rôles. Ils pourront faire des apartés, faire des commentaires, critiquer et corriger le jeu de l'autre en disant : « Mais pas du tout ! », « Tu le fais mal ! », « Je n'ai jamais dit ça ! » ou « Regarde, je te montre ! », etc. :

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Un moment, madame, j'ai un mot à vous dire.
Vous avez une fille appelée Élisabeth,
Vertueuse et belle, royalement gracieuse.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Richard, ma fille sera une nonne en prières et non une reine en pleurs.
Pourvu qu'elle puisse vivre hors d'atteinte d'un meurtre sanglant,
Je dirai qu'elle n'est pas fille d'Édouard !

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : N'outragez pas sa naissance, elle est de sang royal.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Pour sauver sa vie, je dirai qu'elle n'en est pas.
Mes enfants étaient destinés à une mort meilleure,
Si la pitié t'avait fait grâce d'une meilleure vie.

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Vous parlez comme si j'avais tué mes neveux.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Tes neveux ! C'est bien toi qui leur as tout volé,
Bonheur, couronne, famille, liberté et vie !

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Madame, puissé-je être aussi heureux
Dans les périlleux hasards de la guerre,
Que je suis sincère en vous promettant, à vous et aux vôtres,
Plus de bien que je ne vous ai fait de mal !

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Dis-moi quelles dignités et quels honneurs
Tu peux abdiquer en faveur d'un de mes enfants ?

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Tout ce que je possède. Jusqu'à moi-même.
Je veux tout donner à un de tes enfants.
Sache-le donc : du fond de mon âme, j'aime ta fille !
Et je désire la faire reine d'Angleterre !

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Comment ? Qui veux-tu lui donner pour roi ?

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Eh bien, celui qui la fera reine.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Toi !

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Moi-même ! Qu'en pensez-vous, madame ?

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Comment pourrais-tu donc lui faire la cour ?

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : C'est ce que je voudrais apprendre de vous,
Qui connaissez mieux que personne son caractère.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Envoie-lui
Deux cœurs sanglants où seront gravés
Ces noms, Édouard et York, sur quoi, peut-être, elle pleurera.
Alors présente-lui un mouchoir et dis-lui qu'il a essuyé
La sève vermeille du corps de son doux frère,
Et engage-la à s'en servir pour sécher les larmes de ses yeux.
Si ces séductions ne la décident pas à t'aimer,
Envoie-lui dans une lettre le récit de tes nobles actions,
Dis-lui que tu as fait disparaître son oncle Clarence,
Son oncle Rivers, oui, et que, par intérêt pour elle,
Tu as expédié sa bonne tante Anne.

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Vous vous moquez de moi, madame,
Ce n'est pas là le moyen de gagner votre fille.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Il n'en est point d'autre,
À moins que tu ne puisses prendre quelque autre forme,
Et cesser d'être Richard qui a fait tout cela.

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Si je disais que j'ai fait tout cela par amour pour elle ?

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Alors, ma foi ! Elle ne pourrait manquer de te haïr
Pour avoir acheté son amour au prix de si sanglantes dépouilles.

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Écoutez. Ce qui est fait ne peut plus se réparer.
Les hommes commettent parfois par irréflexion
Des actes dont quelques heures suffisent à les faire repentir.
Si j'ai pris la royauté de vos fils,
Je veux, en réparation, la donner à votre fille.
Si j'ai tué la race issue de vos entrailles,
Je veux, pour ranimer votre postérité,
Engendrer de votre fille une famille de votre sang.

Le nom de grand-mère n'est guère moindre en amour
Que le titre passionné de mère.
Ce seront toujours vos enfants, à un degré dessous.
Qu'avez-vous perdu ? Un fils qui était roi.
Eh bien, cette perte fait votre fille reine.
Je ne puis vous donner tous les dédommagements que je voudrais,
Acceptez donc ce que je peux vous offrir.
Ah ! Nous avons devant nous bien des belles journées !
Les larmes que vous avez versées
Vous reviendront transformées en perles d'Orient,
Elles vous seront remboursées avec les intérêts
D'une félicité décuplée !
Va donc trouver ta fille, va !
Prépare ses oreilles à entendre des propos amoureux !
Allume dans son tendre cœur l'aspiration
À la souveraineté d'or !

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Que ferai-je bien de lui dire ? Que le frère de son père
Voudrait être son mari ? Lui dirai-je que c'est son oncle
Ou que c'est le meurtrier de ses frères et de ses oncles ?
Sous quel titre te vanterai-je
Que Dieu, la loi, mon honneur et sa tendresse
Puissent rendre agréables à ses jeunes années ?

*RICHARD (ÉLISABETH) enlève l'anneau de la main de LADY ANNE
Et le tend à ÉLISABETH (RICHARD).*

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Montre-lui le repos de l'Angleterre dans cette
alliance.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Repos acquis par elle aux prix d'éternels troubles !

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Dis-lui que le roi, qui peut commander, supplie...

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : De consentir à ce que le Roi des rois défend.

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Dis-lui que je l'aimerai toujours.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Mais combien de temps durera ce toujours ?

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Jusqu'à la fin de son heureuse vie !

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Mais combien de temps sa vie sera-t-elle heureuse ?

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Autant que le ciel et la nature la prolongeront.

REINE (ÉLISABETH RICHARD) : Autant qu'il plaira à l'enfer et à Richard.

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Vos raisons sont par trop superficielles et par trop vives !

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Oh non ! Mes raisons ne sont que trop profondes et trop funèbres !

Il n'est que trop profond et trop funèbre, le tombeau de mes pauvres enfants !

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Ne touchez pas cette corde, madame. Cela est passé !

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Je la toucherai, jusqu'à ce que la corde du cœur éclate !

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Eh bien, par mon saint George, par ma Jarretière, par ma couronne...

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Tu as profané l'un, déshonoré l'autre, usurpé la troisième.

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Je jure...

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Jure donc par quelque chose que tu n'aies pas outragé.

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Eh bien ! Par le monde...

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Il est plein de tes forfaits hideux !

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Par la mort de mon père...

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Ta vie l'a déshonorée !

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Alors, par moi-même...

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Tu t'es toi-même avili !

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Eh bien alors, par Dieu...

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : C'est Dieu que tu as le plus outragé !

Si tu avais craint de rompre le serment fait en son nom,

L'union qu'avait formée le roi ton frère

N'aurait pas été rompue, ni mes enfants égorgés.

Par quoi peux-tu jurer à présent ?

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Par l'avenir.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Tu l'as outragé dans le passé.

Les enfants, dont tu as tué les parents,
Vivent pour déplorer dans leur vieillesse leur jeunesse abandonnée.
Les parents, dont tu as massacré les enfants,
Vivent pour déplorer avec leur vieillesse leur antique souche desséchée.
Ne jure pas par l'avenir, car tu en as
Abusé, avant de l'user, par un passé mal usé.

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Que le ciel et la fortune me barrent les heures fortunées,

Si ce n'est pas par l'amour le plus pur, avec une immaculée dévotion,
Que je veux m'adresser à ta belle et royale fille !
C'est d'elle que dépend mon bonheur, et le tien.
Sans elle, je prévois pour moi-même et pour toi,
Pour elle, pour le pays, et pour bien des âmes chrétiennes,
La mort, la désolation, la ruine, la chute.
Ceci ne peut être évité que par cela.
Ceci ne sera évité que par cela.
Ainsi, chère mère, faites-vous auprès d'elle l'avocat de mon amour.
Plaidez ce que je serai, non ce que j'ai été,
Non ce que je mérite, mais ce que je mériterai.
Insistez sur la nécessité et sur la raison de l'État,
Et ne vous montrez pas revêche à ces grands desseins.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Serai-je donc ainsi tentée par le démon ?

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Oui, si c'est pour le bien que le démon vous tente.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Oublierai-je moi-même d'être moi-même ?

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Oui, si le souvenir de vous-même vous nuit à vous-même.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Mais tu as tué mes enfants !

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Mais je les ensevelirai dans le sein de votre fille,
Et, dans ce nid parfumé, ils vont renaître
De leurs cendres pour votre consolation.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : Vais-je donc gagner ma fille à tes désirs ?

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Et devenir par cette action une heureuse mère.

REINE ÉLISABETH (RICHARD) : J'y vais ! Écris-moi bientôt,
Et tu apprendras de moi ses intentions.

RICHARD (REINE ÉLISABETH) : Porte-lui le baiser de mon sincère amour !

*RICHARD (ÉLISABETH) embrasse ÉLISABETH (RICHARD).
Sort ÉLISABETH (RICHARD).*

Folle qui fléchit ! Femme futile et changeante !

LA DUCHESSE, LADY ANNE et les DEUX ENFANTS applaudissent. Changement de lumière.

LA REINE ÉLISABETH, *pensive, au public* : C'est vrai, j'ai été « futile », « changeante »... Je ne comprends pas pourquoi je... Jamais... Je ne... (*RICHARD commence à déshabiller la REINE ÉLISABETH.*) Je dois dire que - c'est sûrement une excuse minable -, mais à cette époque, je buvais... Je buvais énormément, je veux dire, de l'alcool, je buvais de l'alcool, beaucoup... J'étais ivre, tout le temps... Ivre... À peine ouvrais-je un œil, je me mettais à boire, je ne... C'était la seule manière de me calmer, je n'avais plus la force de supporter cette cour, les gens en général, ce monde, ils me... Je ne... (*La REINE ÉLISABETH est maintenant en sous-vêtements. RICHARD commence à se déshabiller lui-même.*) Je buvais pour supporter la réalité, ma réalité, je buvais pour me supporter moi-même, c'est peut-être pour ça que... (*Remettant sa robe de deuil que RICHARD lui tend* :) J'étais une étrangère, j'étais loin de ma famille... Et j'étais victime de constants mauvais traitements, vous ne pouvez pas vous imaginer... (*Pointant du doigt RICHARD, LADY ANNE et LA DUCHESSE* :) Cette famille était extrêmement cruelle avec moi ! Pour autant, tous me saluaient avec des révérences appliquées, ils me disaient des mots doux, mielleux même ! Hypocrites ! Serpents ! Singes savants ! Bêtes ! Je savais qu'à peine je leur tournais le dos, ils commençaient à se moquer de moi... Ils me considéraient comme un drôle d'oiseau, je le savais, une personne qu'ils toléraient, pas plus, qu'ils toléraient à contrecœur, comme si je leur devais quelque chose, jamais je ne me suis sentie chez moi, ces gens ne me l'ont jamais permis... (*RICHARD - qui a remis ses propres habits - , LADY ANNE, LA DUCHESSE et les DEUX ENFANTS font des grimaces dans le dos de LA REINE ÉLISABETH, en l'imitant et se moquant d'elle, tandis qu'elle continue sa confession* :) L'alcool me donnait la force dont j'avais besoin pour apparaître devant eux, sans trembler, la tête haute... Je me sentais plus forte, l'esprit plus clair... Mais, peu à peu, j'ai commencé à rêver tout éveillée, je divaguais, je prenais mes rêves pour des réalités, « delirium tremens » on me disait, je perdais la raison, paraît-il, je crois, on m'a dit, c'est peut-être pour ça que... (*Chaque fois que LA REINE ÉLISABETH se retourne, sentant que quelque chose est en train de se passer dans son dos, RICHARD, LADY ANNE, LA DUCHESSE et les DEUX ENFANTS s'immobilisent et arrêtent de faire des grimaces, la regardant avec tendresse et amour. Bien-sûr, ils recommencent à faire des grimaces, dès qu'elle se retourne vers le public pour lui parler* :) Quel monde épouvantable ! Qui peut le supporter sobre, je vous le demande ! Si nous étions lucides, véritablement lucides, ne serait-ce qu'une seule seconde, nous sauterions directement par la fenêtre, seulement après avoir lu la première page du journal ! Tant de méchanceté ! Tant de crimes ! Tant de violence ! Peut-être y a-t-il des personnes qui croient encore que les choses puissent changer - peut-être y a-t-il des

personnes ainsi, maintenant, dans cette salle ! -, des personnes qui ont encore l'espoir que le monde change, que l'humanité change, que la paix enfin advienne, je confesse que, dans mon cas, je...

Par la droite, au fond de la scène, apparaît comme une ombre La REINE MARGUERITE, vêtue d'une grande robe noire usée de deuil, sans que personne ne la voie. Elle avance quelque peu courbée, avec un bâton dans la main gauche et une lanterne dans la main droite (voir la carte de L'Hermite :)



Elle a des cordes attachées sur ses épaules, ce qui lui permet de tirer péniblement la carte du Monde derrière elle, comme un vieux cheval de trait :



LA REINE ÉLISABETH, *continuant de parler* : Comme il est écrit dans la Bible, « CE QUI A ÉTÉ, SERA, ET CE QUI S'EST FAIT, SE FERA, IL N'Y A RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL » ! (*Se calmant soudain* :) Oui... L'alcool m'a aidé... Je n'avais plus d'espoir... Et ivre... je n'avais plus de mémoire non plus... Je n'avais ni passé ni avenir... Et ça me suffisait... Oui, c'était déjà quelque chose...

LA REINE MARGUERITE, *avançant* : Écoutez-moi, pirates tapageurs qui vous battez Pour le partage de ce que vous m'avez volé.

Tous sursautent, surpris.

Qui de vous ne tremble en me regardant ?
Reines, si je ne vous fais plus courber comme sujets,
Détrônée par vous, je vous fais frissonner comme rebelles.

RICHARD : Ah, non ! Il ne manquait plus que ça ! Voilà la folle maintenant !

LA DUCHESSE, *se cachant derrière RICHARD* : Fais-la sortir ! S'il-te-plait... Fais-la sortir ! Je ne peux pas être au même endroit qu'elle, elle me... Je ne peux pas, je... Jette-la dehors !

LA REINE MARGUERITE, à RICHARD : Toi, tu me dois un mari et un fils,
(À La REINE ÉLISABETH :) Et toi, un royaume,
(Au public :) Et vous tous, allégeance !
Les chagrins que j'ai vous appartiennent de droit,
Et tous les plaisirs que vous usurpez sont à moi !

La REINE MARGUERITE murmure des mots indistincts.

LA REINE ÉLISABETH : Elle me fait de la peine...

RICHARD : Et moi, elle m'agace ! Elle est folle ! Elle passe son temps à errer ici, comme un mauvais fantôme ! La garce !

LADY ANNE, *se rapprochant de La REINE MARGUERITE* : Reine Marguerite, vous me reconnaissez ? Vous savez où vous êtes ? (La REINE MARGUERITE ne lui répond pas. Elle continue de murmurer, comme si elle parlait à quelqu'un d'invisible à ses côtés.) La pauvre ! Elle fait pitié ! (Avec tendresse :) Elle est complètement folle !

RICHARD, *avec dégoût* : Folle !

LA DUCHESSE, *avec crainte* : Folle !

LA REINE ÉLISABETH, *avec tristesse* : Folle !

LA REINE MARGUERITE : Quoi ! Vous étiez à vous chamailler, avant que je vinsse,
Prêts à vous prendre tous à la gorge,
Et voilà que tous vous tournez vos haines contre moi !
Les malédictions peuvent-elles percer les nuages et entrer au ciel ?
Alors, nuages sombres, faites de la place à mes malédictions ailées !
(À La REINE ÉLISABETH :) Qu'Édouard, ton fils, aujourd'hui prince de Galles,
Pour Édouard, mon fils, naguère prince de Galles,
Meure dans sa jeunesse par une aussi brusque violence !
(À La DUCHESSE :) Toi-même, qui es reine, puisses-tu, pour moi qui fus reine,
Survivre à ta gloire, ainsi que moi, misérable !
(À LADY ANNE :) Pauvre reine en peinture !
Tes titres, nouvellement frappés, ont à peine cours !
Oh ! Qu'un jour ta jeune noblesse sache
Ce que c'est que de les avoir perdus et d'être misérable !
(Aux DEUX ENFANTS :) Je prie Dieu
Que nul de vous ne vive son âge naturel,
Et que vous soyez tous fauchés par quelque accident imprévu !

RICHARD : Quelqu'un peut la faire sortir ? Ou je dois le faire moi-même ?

LA REINE MARGUERITE : Et j'allais t'oublier !
Avorton marqué par le diable ! Pourceau dévorant !
Toi, qui fus désigné à la naissance
Pour être l'esclave de la nature et le fils de l'enfer !
Calomnie douloureuse de la grossesse d'une mère !
Progéniture abhorrée des reins de ton père !
Guenille de l'honneur ! Toi, exécration...

RICHARD, *se bouchant les oreilles* : Je n'en peux plus ! Elle me fatigue ! Toutes ! Toutes, elles me fatiguent ! Elles geignent tout le temps ! Jamais elles ne se taisent !

RICHARD a une crise de nerfs. Il se jette par terre, se met en boule, crie, se tourne dans tous les sens et donne des coups de pieds, tout en répétant, délirant : « Aie pitié, Jésus ! » et « Qu'on me donne un cheval ! ». LA REINE ÉLISABETH se met au centre de la scène et commence à gémir et à pleurer, tandis que LA DUCHESSE se met dans un coin de la scène pour observer les REINES.

LA REINE ÉLISABETH : Ah ! Qui pourrait m'empêcher de pleurer et de gémir,
D'accuser mon sort et de me tourmenter ?

LA DUCHESSE se joint à LA REINE ÉLISABETH, gémissant et pleurant au centre de la scène.

LA DUCHESSE : Que de motifs j'ai,
Ton malheur n'étant que la moitié du mien,
De dominer tes plaintes et de noyer tes pleurs dans les miens !

LADY ANNE va aussi au centre et se joint à LA DUCHESSE et à LA REINE ÉLISABETH dans leurs plaintes.

LADY ANNE : Oh ! Plût à Dieu que le cercle
D'or qui doit entourer mon front,
Fût un fer rouge, qui me brûlât jusqu'à la cervelle !

La DUCHESSE, LADY ANNE et LA REINE ÉLISABETH pleurent sans cesse, en crescendo. Elles forment un chœur chaotique de pleureuses, poussant de puissants cris et de longs gémissements. Elles parlent toutes à la fois au public, sans qu'on puisse vraiment comprendre ce qu'elles disent :



LA REINE ÉLISABETH : Ah ! Mon mari ! Mon cher seigneur Édouard !
As-tu pu, oh Dieu, te détourner de mes enfants,
Ces doux agneaux, et les jeter aux entrailles du loup ?
Dormais-tu donc quand une telle action a été commise ?
Oh, Richard ! Tu caches sous cette couronne d'or un front
Où, si le droit était le droit, devraient être écrits avec un fer rouge
L'assassinat du prince qui la possédait
Et le meurtre horrible de mes pauvres fils et de mes frères !
Dis-moi, scélérat, où sont mes enfants ?

LA DUCHESSE : Oh ! Dénaturée
Et frénétique haine, arrête-là ta fureur damnée !
Sinon, puissé-je mourir pour ne plus voir la mort !
Sois maudite, oh, ma matrice, nid de mort,
Qui a couvé pour le monde ce basilic,
Dont le regard inévitable est meurtrier !
Oh ! Dieu ! Que ne peux-tu m'offrir une tombe aussi vite
Que tu m'as accordé le triste siège royal !
J'enfouirais alors mes os, je ne les y reposerais pas !
Crapaud ! Crapaud ! Où est ton frère Clarence ?

LADY ANNE : Ah ! Le tigre a saisi la douce biche !
L'insultante tyrannie a empiété
Sur le trône innocent et désarmé !
Salut, destruction, meurtre, massacre !
Je vois la fin du monde tracée comme sur une carte !
Arrache le fil de la vie de Richard, je t'en conjure, Dieu bien-aimé,
Que je puisse vivre encore pour dire : « Le chien est mort ! »
Où est le bon Hastings ? Où est le gentil Rivers, et Vaughan, et Grey ?

Les DEUX ENFANTS se mettent à lancer sur les TROIS REINES tous les objets qui leur tombent sous la main. Sous les tirs répétés des DEUX ENFANTS, les TROIS REINES sortent.

LA REINE MARGUERITE, *se retirant lentement comme un fantôme* : Vous étiez heureuses épouses, vous êtes maintenant les plus désolées des veuves !
Vous étiez joyeuses mères, vous en déplorez aujourd'hui même le nom !
Vous étiez suppliées, vous voilà désormais suppliantes !
Vous étiez reines, vous n'êtes à présent que des misérables couronnées d'ennuis !
Vous me méprisiez, maintenant c'est moi qui vous méprise !
Vous faisiez peur à tous, maintenant vous avez peur !
Vous commandiez à tous, maintenant vous n'êtes obéies de personne !
Ainsi la roue de la justice a tourné
Et vous a laissées en proie au temps,
N'ayant plus que le souvenir de ce que vous étiez

Pour vous torturer encore, étant ce que vous êtes !
Vous avez usurpé ma place : pourquoi n'usurperiez-vous pas aussi une juste part de mes douleurs ?



RICHARD suffoque, en répétant comme un possédé: "Un cheval! Un cheval! Mon royaume pour un cheval!". Les DEUX ENFANTS le portent jusqu'au trône, où ils l'assoient. Ils ouvrent ensuite les portes de la salle et accompagnent le public au dehors, tandis que RICHARD essaye de reprendre son souffle.

----- **INTERMÈDE** -----

Pendant l'intermède, les DEUX ENFANTS resteront en dehors de la salle, avec le public, pour leur servir en silence encas et boissons. De temps en temps, ils entreront dans la salle et disparaîtront quelques minutes, durant lesquelles on entendra au loin des cris de femmes, se mêlant aux cris et aux gémissements de RICHARD. On pourra voir de plus en plus de sang sur les mains des DEUX ENFANTS, à chaque nouvelle apparition. Ils inviteront finalement le public à retourner dans la salle, avec un sourire poli.

SECOND TABLEAU:

"Tu es poussière et tu retourneras poussière"

Ou : Comment à tâtons la vérité trouve son chemin

Nouvel espace : au fond de la scène, positionnée à la verticale, la grande cible de cirque (qui est aussi une roue). À jardin : la carte de la Force. À cour : la carte de L'Étoile. Les miroirs retournés sont devenus des tombes, mais cette fois ce sont des tombes profanées, en mauvais état, à moitié détruites. Elles sont recouvertes de terre et de graffitis, contenant des messages politiques du genre : « Mort aux tyrans ! » ou « À bas la corruption ! », des mots comme : « Misère », « Anarchie » ou « Révolution », et des dessins caricaturaux de RICHARD et des REINES, les montrant dans des situations burlesques.



Les tombes forment un triangle équilatéral, dont les angles sont formés par la carte de la Force, la carte de L'Étoile, et la grande cible:



Sur le côté, une table où sont disposés des objets variés : des dés, des poignards, une caisse remplie de tomates pourries et une autre remplie de cailloux (voir la carte du Bateleur):



Pendant l'entrée du public, BUCKINGHAM caresse les cheveux de RICHARD, lui susurrant à l'oreille comme à un enfant : « chuuuut... ». Il souffle sur son front et ses paupières, tout en chantant doucement, comme une berceuse : "I shot the sheriff" de Bob Marley.

RICHARD, *sans force* : Mm... Bbb... Pppp... Bbuu... Buuuck... Bucckyyy... Sool... Soleil... Le soleil... Bucky... Il ne se laissera pas voir... Aujourd'hui... Pas de soleil aujourd'hui...

BUCKINGHAM, *tout en fredonnant* : Ne parlez pas, seigneur. Respirez profondément.

RICHARD : Cou... Coulevres... Ffaa... Femmes... Ce n'était que... Un rêve... N'est-ce pas ?

Les DEUX ENFANTS entrent. Ils transportent une large bassine en fer remplie d'eau, sur laquelle flotte une grande éponge, que BUCKINGHAM prend dans ses mains

puis passe sur le visage, la nuque et la poitrine de RICHARD, dont la respiration se calme peu à peu.

BUCKINGHAM : Calmez-vous, mon roi, c'est fini. Respirez, les reines sont parties. Respirez calmement. (*Respirant avec RICHARD :*) Voilà. Bien. Très bien. Tout va bien.

RICHARD, *entre deux soupirs* : Mmm... Sueur... Froid... Mm... (*Reprenant peu à peu ses esprits :*) Merci, Bucky... Tu es là... Avec moi... Mon cousin... Mon ami... J'ai peur, tu sais... Peur... De moi-même...

BUCKINGHAM : Je suis là, calmez-vous.

RICHARD : Ici, il n'y a personne... Dis... Je hais... Je hais ces femmes... Ces araignées... Richard aime Richard... Tu savais ?

BUCKINGHAM, *remplissant un verre de vin pour RICHARD* : Je le sais, mon cher souverain. Res-pi-rez. Voilà. Comme ça. (*Le faisant boire :*) Regardez-vous, vous faites pitié à voir. Pourquoi vous vous mettez dans cet état ? Je ne vous comprends pas, vraiment, ça ne vaut pas la peine.

RICHARD, *buvant à petites gorgées* : Tu as raison... Ce n'est pas... Je suis bien moi... Je ne devrais pas... Mais je... C'est difficile... Elles me... Elles font... Elles sont... Je suis... Je me suis endormi, n'est-ce pas ?

BUCKINGHAM: Vous vous êtes évanoui, mon roi.

RICHARD, *buvant une autre gorgée puis la recrachant* : Est-ce qu'il y a un assassin ici ? Non... Si, moi ! Alors fuyons... Quoi ! Me fuir moi-même ? Pourquoi ? Bah ! Je m'aime, moi ! Non ! Oh, non ! Je me haïrais plutôt pour les exécrationnelles actions que j'ai commises... Je suis un scélérat...

Les DEUX ENFANTS embrassent les joues de RICHARD.

BUCKINGHAM : Calmez-vous, seigneur, vous êtes roi. Notre sublime roi, Richard III.

RICHARD, *souriant, en regardant les ENFANTS* : Roi... je suis Richard... Le roi Richard... Le misérable roi Richard III... Bucky... J'ai fait un rêve horrible... Je suis roi pour toujours, n'est-ce pas ?

BUCKINGHAM : Oui, seigneur. Vous êtes notre cher et tendre roi, Richard III. Pour toujours.

RICHARD : Je suis devenu fou, non ? Bucky ? (*À lui-même :*) Imbécile, parle donc bien de toi-même... Imbécile, ne te flatte pas... (*À BUCKINGHAM :*) Le parjure, le parjure, au plus haut degré ! Le meurtre, le meurtre cruel, au plus atroce degré ! C'était juste un cauchemar, n'est-ce pas ? Je suis quelqu'un, non ?

BUCKINGHAM, *buvant un peu de vin* : Oui, seigneur. Vous êtes notre roi. Notre roi bien-aimé, Richard III.

RICHARD : C'était juste un cauchemar... Diable ! Si je meurs, pas une âme n'aura pitié de moi ! Bucky ! Pas une créature ne m'aime ! (*BUCKINGHAM caresse le front de RICHARD avec une main et prend des fraises de l'autre.*) Tous les crimes, poussés au suprême degré, se pressent à la barre criant tous : « Coupable ! Coupable ! » Jamais, personne... Personne ne m'enlèvera la gloire, n'est-ce pas ? Bucky ?

BUCKINGHAM, *mangeant des fraises* : Non, seigneur. Vous posséderez gloire et pouvoir pour toujours, ne vous inquiétez pas...

RICHARD : « Pourquoi aurait-on pitié de moi, puisque, moi-même, je ne trouve pas en moi-même de pitié pour moi-même ? » Qui a dit cela ? Bucky... Je ne vais pas mourir ? N'est-ce pas ? Dis...

BUCKINGHAM, *caressant la joue de RICHARD* : Vous resterez dans la mémoire des hommes jusqu'à la fin des temps, mon roi. Calmez-vous.

RICHARD, *saisissant la main de BUCKINGHAM* : Bucky, dans ce cauchemar que j'ai fait, j'ai vu... Il y avait d'énormes couleuvres... Dans un champ sans soleil... (*BUCKINGHAM se défait doucement de RICHARD et s'agenouille à ses pieds. Il lui enlève ses chaussettes avec beaucoup de soin et de dévotion, puis il lui lave les pieds, pendant que les DEUX ENFANTS fredonnent doucement « I shot the sheriff ».*) Elles sortaient de ma bouche, de mes narines, de mes oreilles... C'était comme si je les vomissais, elles m'asphyxiaient... Elles se mettaient à ramper par terre, à mes pieds, elles faisaient un bruit étrange, comme si elles se moquaient de moi... Elles avaient des têtes petites, toutes petites, leurs langues luisaient comme des épées... Leurs yeux ! Leurs yeux ! Mon Dieu ! Elles avaient une expression, tu ne peux pas t'imaginer... Quelle horreur ! Bucky, elles avaient le visage de ma mère, de mon père, de ma femme, de ma belle-mère, de mon frère...

BUCKINGHAM, *continuant de laver les pieds de RICHARD* : Chut, mon roi. Restez tranquille, ne pensez plus à ça.

RICHARD : Et après... Après, elles dévoraient un innocent, un prince, tu te rends compte ? Elles le mordaient, elles lui suçaient le sang... Le prince voulait fuir, mais il ne pouvait pas... Il cherchait un cheval pour s'enfuir, peut-être pour se battre, je ne me rappelle plus, mais... Les bêtes montaient lentement le long de son corps, comme des sangsues, jusqu'à le recouvrir entièrement, jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement sous cette grosse masse noire grouillante... Le prince luttait comme un fou, mais c'était perdu d'avance... C'était impossible ! Les bêtes lui ouvraient le ventre, la poitrine, elles mangeaient lentement ses organes, elles dévoraient ses yeux et son cœur...

BUCKINGHAM : Chut, mon roi, calmez-vous.

RICHARD : Bucky, le prince... Au début, je ne l'ai pas reconnu, mais ce prince... C'était moi ! Moi, jeune ! Moi, enfant ! Ces bêtes... Les mêmes bêtes qui étaient sorties de ma bouche... Elles étaient en train de me tuer... Elles tuaient l'enfant qu'un jour j'ai été... Et moi, je me voyais mourir, je voyais mourir ma jeunesse...

BUCKINGHAM : Chut, c'est fini.

RICHARD : Je mourrais dans d'atroces souffrances... Les morts... (*Sursautant et montrant du doigt les DEUX ENFANTS :*) Ces deux enfants... Ils me criaient dessus... Pendant que j'agonisais, ils hurlaient : « Voilà Richard ! Le traître, l'inconstant, le parjure Richard ! »

BUCKINGHAM : C'était juste un rêve, mon roi. Respirez.

RICHARD : Je mourrais... Tous les gens que j'ai trompés, tous les gens qu'un jour j'ai tués, tous, ils étaient là, ils piétinaient mon cadavre, il me crachaient dessus, ils disaient : « Sanguinaire Richard ! Perfide Richard ! Désespère et meurs ! » Ils répétaient cela sans arrêt : « Désespère et meurs ! »

BUCKINGHAM : Restez tranquille, mon roi, c'était juste un cauchemar.

RICHARD : Bucky, fais quelque chose, s'il-te-plaît... Dis quelque chose... Console-moi, je me sens triste... Je ne sais pas, dis-moi une histoire drôle, s'il-te-plaît, Bucky, fais-moi rire, je veux rire... Et oublier... Surtout oublier... Rire et oublier...

BUCKINGHAM : Je sais ce qui pourrait vous faire oublier ce mauvais délire, mon bon roi. J'ai deux petites choses en tête qui vous enchanteraient, j'en suis certain. Vous pourriez choisir ce qui vous plairait le plus, mon gentil roi. Écoutez-moi. Que préféreriez-vous : Un jeu ou une histoire ?

RICHARD, *sans comprendre* : Comment ?

BUCKINGHAM : Je dis, quel genre de distraction voulez-vous : un jeu ou une histoire ?

BUCKINGHAM : Un jeu... Ou une histoire... Mmm... Je n'en sais rien... Quelle drôle de question... Histoire ou jeu... Ce n'est pas la même chose au fond ? Jeu, histoire... Je ne sais pas, c'est difficile de choisir... Je ne veux pas choisir, Bucky, je n'en ai pas la force... Toi, choisis !

BUCKINGHAM : Non, mon roi, vous devez choisir vous-même. Vous allez vous amuser dans n'importe quel cas, je vous le promets. Jeu ou histoire ?

RICARDO: Mmm... Jeu, histoire... Histoire, jeu... Bucky ? Je pourrais avoir les deux, dis ?

BUCKINGHAM : Si vous le souhaitez, bien-sûr que oui, mon roi. Mais il faut choisir ce que nous ferons en premier : Jeu ou histoire ?

RICHARD : Bon, attends... Je suis indécis... Je suis fatigué... *(Il pense.)* Je ne sais pas... C'est difficile de choisir... Prendre une décision, ce n'est pas facile, tu sais ? Ça signifie toujours qu'on va perdre quelque chose...

BUCKINGHAM : Bon, dans ce cas, mon roi, lancez une pièce de monnaie en l'air et jouez à pile ou face.

RICHARD, *se levant* : Bonne idée, Bucky ! D'accord, je... *(Il tombe dans sa chaise.)* Non, je n'ai pas la force... Toi, lance la pièce, s'il-te-plaît...

BUCKINGHAM : Vos désirs sont des ordres, mon roi. *(Il tire une pièce de sa poche.)* Disons : Face pour le jeu et pile pour l'histoire, qu'en pensez-vous ?

RICHARD : Comme tu veux, Bucky, vite, lance-la, je veux m'amuser... Et oublier... Surtout oublier...

BUCKINGHAM jette la pièce en l'air.

BUCKINGHAM : Pile ! Ça sera une histoire !

RICHARD : Ah... Non... Quelle malchance... Je ne veux pas... Je ne sais pas si je suis d'humeur à écouter une histoire maintenant... Non, non... Je veux jouer ! Je voudrais faire un jeu ! Bucky, je préfère un jeu !

BUCKINGHAM : Très bien, mon doux souverain, je peux lancer la pièce encore une fois, si vous le voulez.

BUCKINGHAM, *applaudissant comme un enfant* : Oh, oui ! Oui ! Bucky ! Lance la pièce, lance-la encore une fois !

BUCKINGHAM lance encore une fois la pièce en l'air.

BUCKINGHAM, *mentant* : Face ! Quelle chance ! Juste ce que vous vouliez, mon roi !

RICHARD, *heureux* : Ah ! Bucky ! Incroyable ! Nous allons jouer ! Je ne peux pas y croire ! Ah, ah ! On va jouer ! Que je suis content !

BUCKINGHAM : C'est vous le maître, mon roi bien-aimé.

Tandis que RICHARD et BUCKINGHAM parleront durant la prochaine scène, les DEUX ENFANTS donneront des caisses de tomates pourries et des caisses de roses blanches et rouges aux spectateurs dans la salle :

RICHARD : Bucky, tu n'as jamais pensé faire une carrière comme bouffon ? Tu pourrais parcourir le monde et devenir une star internationale, j'en suis sûr !

BUCKINGHAM, *flatté* : Je vous remercie, mon roi, mais vous savez bien que j'ai toujours préféré être un homme de l'ombre. Je suis votre confident et cela me suffit amplement. Je suis un homme simple, vous savez ? Je suis de la race des domestiques et des courtisans. Je trouve mon bonheur à vous servir.

RICARDO : Tu es vraiment bizarre, Bucky ! Parfois, j'ai du mal à te comprendre... Tu es intelligent ! Malin ! Charmant ! Tu pourrais obtenir ce que tu veux...

BUCKINGHAM, *se mettant un nez clown qu'il ramasse par terre* : Vous savez que ni le pouvoir ni l'argent ni la célébrité ne m'intéressent. Pour moi, ce ne sont que des poids, des chaînes. Elles corrompent l'âme de qui que ce soit.

RICARDO : Je suis bien d'accord, Bucky ! (*Riant* :) Il suffit de me regarder !

BUCKINGHAM, *avec pudeur* : Oui, seigneur, malheureusement, vous avez tout-à-fait raison. (*Silence.*) J'ai tiré des leçons de ce que j'ai pu voir avec vous... De ce que j'ai vécu avec vous... Vous m'avez assassiné, vous vous rappelez ?

RICHARD : Pardonne-moi, Bucky... L'ambition m'a aveuglé... La guerre m'a aveuglé...

BUCKINGHAM : Si je peux me permettre, mon gentil roi, je ressens souvent de la peine quand je vous regarde. Comme je ressens de la peine pour tous les gens de votre espèce. J'ai vécu sous différentes latitudes, j'ai servi dans différentes cours, je jure que j'ai vu de tout... Mais je n'ai jamais vu heureuse une personne puissante !

RICHARD : Moi non plus... (*Moqueur* :) Ma famille est de très loin la plus triste que je connaisse... Et moi, je suis la personne la plus triste de ma famille !

BUCKINGHAM, *riant* : Oh oui, c'est vrai !

RICHARD, *riant* : Je suppose que le monde a besoin de gens comme toi, des serviteurs, des personnes de l'ombre, comme le monde a besoin de gens comme moi, des protagonistes, des gouvernants, des rois... Au moins, je te le dis, moi, j'ai besoin de toi, mon modeste ami ! JE NE POURRAIS PAS EXISTER SANS TOI ! Comme Jésus ne pourrait exister sans ses apôtres !

BUCKINGHAM, *faisant une révérence* : Quelle joie vous me faites, mon aimable roi !

RICHARD, *inquiet* : Bucky, où sont les reines ?

BUCKINGHAM : Elles sont parties, quand vous étiez inconscient...

RICHARD : Mais pourquoi elles ne sont pas revenues ?

BUCKINGHAM : Je n'en sais rien, mon roi, et peu importe...

RICHARD : Ce silence me fait peur ! *(Il est parcouru d'un frisson.)* C'est effrayant !

BUCKINGHAM : Ne vous inquiétez pas, mon divin roi, nous jouerons et emplirons en un clin d'œil ce silence de nos fous rires ! Écoutez-moi, tous les rois, dans l'intimité de leurs chambres, dans le secret de leurs esprits, adorent jouer aux martyrs ! *(Il rit.)* Et donc, dans le jeu que je vous propose maintenant, vous serez la victime, ces deux enfants seront vos bourreaux, et moi, je jouerai l'inquisiteur. Vous allez voir ! Les règles du jeu sont simples...

RICHARD : Ça a l'air marrant !

BUCKINGHAM : Pour que votre majesté gagne, il lui suffit d'ÊTRE HONNÊTE !

RICHARD : Comment ?

BUCKINGHAM : Je vous poserai des questions et vous devrez me répondre simplement et HONNÊTEMENT ! Vous comprenez ?

RICHARD : Impossible, Bucky ! Je mens sans arrêt ! Même quand je dis que je dis la vérité, je mens... Et quand je dis que je suis en train de mentir, je mens aussi...

BUCKINGHAM emmène tranquillement RICHARD jusqu'à la grande cible, sur laquelle il l'attache avec l'aide des DEUX ENFANTS, qui ligotent ses pieds et ses mains.

BUCKINGHAM : Si vous me dites la vérité, tout ira bien, nous passerons à la question suivante. Mais si vous mentez, - et croyez-moi, mon doux roi, je connais toutes vos combines ! - donc, si vous me mentez, *(montrant un ENFANT :)* cet enfant tournera la cible sur laquelle vous êtes attachée, *(montrant l'autre ENFANT :)* tandis que cet autre enfant vous lancera des tomates, des cailloux ou des poignards, selon la gravité de votre mensonge. Et ils continueront jusqu'à ce que vous terminiez par nous dire la vérité ! C'est compris ?

RICHARD : Oui... Oui, j'ai compris, Bucky... Il faut être honnête... Ça fait peur ! Et en même temps, c'est excitant !

BUCKINGHAM s'assoit sur le trône, pendant qu'un ENFANT se poste à côté de la cible et que l'autre ENFANT va se tenir devant la table.

BUCKINGHAM : Allons-y ! J'invite aussi le public à lancer des tomates !

RICHARD : Le public aussi ?

BUCKINGHAM : Oui, le public lancera des tomates sous mon commandement ! Nous allons tous participer ! Ce sera encore plus amusant ! Vous êtes prêt, mon roi bien-aimé ?

RICHARD : Oui, Bucky... Je suis prêt...

BUCKINGHAM : Bon, écoutez-moi attentivement. Voilà la première question : Quelle est votre caractéristique principale ?

RICHARD : Mon bon cœur !

BUCKINGHAM : Ne vous moquez pas, mon roi, sérieusement ! Vous devez prendre ce jeu au sérieux, sinon, ça ne vaut pas la peine ! *(Faisant un geste aux ENFANTS pour qu'ils prennent la bassine en fer.)* Que ça vous serve d'avertissement ! *(Autre geste de BUCKINGHAM, les DEUX ENFANTS vident toute l'eau de la bassine sur RICHARD.)* Nous pouvons jouer sérieusement maintenant ? Vous allez être honnête ?

RICHARD, *trempe* : Oui, Bucky, oui... *(Il rit.)* Je ne me moquerai plus, je te le promets ! Je veux jouer ! Je serai honnête !

BUCKINGHAM : Je répète donc : Quelle est votre caractéristique principale ?

RICHARD : Ma cruauté ?

BUCKINGHAM fait un autre geste aux ENFANTS : l'un tourne délicatement la cible, pendant que l'autre lance quelques tomates. BUCKINGHAM invite le PUBLIC à participer.

RICHARD : Je ne sais pas, Bucky, vraiment, je ne sais pas...

BUCKINGHAM, *pendant que les DEUX ENFANTS tournent la roue et lancent des tomates avec plus de force* : Réfléchissez ! Quelle est votre caractéristique principale ?

RICHARD : La solitude ? Je ne sais pas... Que tout m'ennuie ? La soif de pouvoir peut-être ?

BUCKINGHAM, *pendant que les DEUX ENFANTS tournent la roue et lancent des tomates avec encore plus de force* : Non, ce n'est pas ça. Réfléchissez, mon roi ! Réfléchissez !

RICHARD, *sous les tirs des ENFANTS et du PUBLIC* : La haine ? La haine du genre humain ! C'est ça ? Ou la haine de Dieu ? Je ne sais pas... Je ne sais pas...

BUCKINGHAM, *pendant que les DEUX ENFANTS tournent la roue et lancent des tomates avec encore plus de force* : Réfléchissez ! Réfléchissez bien !

RICHARD : MON ANGOISSE D'ÊTRE AIMÉ !

BUCKINGHAM : C'est bien, mon roi, c'est beaucoup mieux ! Continuez, continuez comme ça...

RICHARD, *suffoquant, pendant que les DEUX ENFANTS tournent la roue et lancent des tomates avec encore plus de force* : Mon besoin d'être embrassé et caressé... Qu'on prenne soin de moi...

BUCKINGHAM, *faisant un geste aux ENFANTS et au PUBLIC pour qu'ils arrêtent* : C'est ça, mon roi ! Bien, très bien ! Vous voyez ! Quand on veut, on peut !

BUCKINGHAM, *vociférant* : JE VEUX QUE L'ON PRENNE SOIN DE MOI !

BUCKINGHAM : D'accord, mon roi, c'est bien, calmez-vous maintenant... Vous m'écoutez ? Comme vous avez bien répondu à la première question, nous allons passer à la deuxième. Attention, attentif, mon roi ! Quelle est la qualité que vous préférez chez un homme ?

RICHARD : Qu'il soit docile comme un chien !

BUCKINGHAM : Très bien, mon roi, je vois que vous avez compris les règles du jeu ! Alors, continuons : Quelle est la qualité que vous préférez chez une femme ?

RICHARD : Qu'elle soit docile comme une chienne !

BUCKINGHAM : Parfait, mon divin souverain ! Continuons, continuons ! Votre défaut principal ?

RICHARD : Mon principal défaut ? Attends, attends... Mm... Laisse-moi réfléchir... La colère ? Être impulsif ? C'est ça, n'est-ce pas ?

BUCKINGHAM : C'est votre dernier mot ? Impulsivité ?

RICHARD : Attends, non, peut-être pas... Ce n'est pas mon défaut principal... Attends, je suis en train de réfléchir... Ça y est, je l'ai : Égoïsme ! Égoïsme ! C'est ça ! Je suis égoïste à mourir ! C'est mon dernier mot ! Égoïsme !

BUCKINGHAM, *faisant un geste à un des ENFANTS pour qu'il fasse tourner la cible* : Vous vous tromper, mon roi ! Je crois qu'il serait bon qu'on vous lance quelques pierres cette fois-ci, vous le méritez...

RICHARD : Non ! Non ! Attends, Bucky ! Je vais trouver, attends !

L'autre ENFANT prend une pierre dans sa main et lève le bras, prêt à la lancer, pendant que BUCKINGHAM fait un geste au PUBLIC pour qu'il lance des tomates.

RICHARD, *apeuré* : Non ! Je ne sais pas, je n'en sais rien... Je ne sais rien, rien... (*Son visage s'illumine.*) Attends, c'est ça ! C'est mon ignorance ! Mon idiotie ! Je suis un crétin !

BUCKINGHAM, *faisant un geste aux ENFANTS et au PUBLIC pour qu'ils baissent les bras* : Très bien, mon roi, c'est ça, vous avez trouvé. Vous êtes un crétin.

RICHARD : Je le savais ! Bien-sûr ! Crétin ! Je suis un crétin !

BUCKINGHAM : Voilà ! C'était simple comme bonjour !

RICHARD, *riant* : Crétin ! Crétin ! Crétin ! Je suis un crétin !

BUCKINGHAM : Vous voyez, ce n'était pas difficile, vous avez trouvé la réponse tout seul !

RICHARD, *chantonnant* : Créiiiiiiiiin ! Créiiiiiiiiin ! Créiiiiiiiiin ! Je suis un créiiiiiiiiiiiiin !

BUCKINGHAM : Ça suffit maintenant, mon roi, calmez-vous. Vous êtes prêt pour la question suivante, mon cher souverain ?

RICHARD, *enthousiasmé* : Oui, allons-y, Bucky ! Ce jeu me plaît énormément ! Allons-y ! Allons-y !

BUCKINGHAM : Écoutez attentivement : quel serait le bonheur le plus grand que vous pourriez imaginer ?

RICHARD : Attends, Bucky, donne-moi une minute... Le bonheur...

BUCKINGHAM : Répondez maintenant !

RICHARD : Attends... Le bonheur... Voyons voir, être heureux... Mmm... Je n'avais jamais pensé à ça... Voyons... Le bonheur le plus grand que je pourrais imaginer...

BUCKINGHAM : Répondez plus vite, mon roi !

RICHARD : Être roi !

BUCKINGHAM, *l'applaudissant* : Très bien, mon roi, parfait ! (*Il arrête d'applaudir.*) Mais non ! Ce n'est pas ça ! Pas du tout ! (*Faisant un geste aux DEUX ENFANTS et au PUBLIC :*) Nous allons donc vous punir encore une fois ! (*Un ENFANT tourne la cible, pendant que l'autre ENFANT et le PUBLIC lancent des tomates.*) Réfléchissez bien, mon roi, quel serait pour vous le plus grand bonheur ?

RICHARD : Attendez, arrêtez ! Je ne sais pas ! Arrêtez ! S'il-te-plaît, Bucky ! Pitié ! Je ne vais pas y arriver ! Je vais vomir !

BUCKINGHAM : Non, mon roi, vous devez continuer ! Réfléchissez, réfléchissez, mon doux roi !

RICHARD, *gémissant* : Bucky, pitié ! Je ne sais pas ! Je n'y avais jamais pensé ! Bucky... *(Sous les tirs des ENFANTS et du PUBLIC, en pleurant :)* JE VOUDRAIS N'AVOIR JAMAIS CONNU MA MÈRE !

BUCKINGHAM, *faisant un geste aux ENFANTS et au PUBLIC pour qu'ils arrêtent* : Vous voyez, quand vous voulez ! C'est très bien, mon roi, je suis très fier de vous ! Je sais que ce n'est pas facile... Allons, ayez confiance, vous pouvez y arriver ! Continuons !

RICHARD, *pleurnichant* : Non ! Je ne veux pas ! Je n'aime pas ce jeu ! Je ne veux plus jouer !

BUCKINGHAM : Il faut terminer ce jeu, mon sublime roi, aller jusqu'au bout, c'est là que réside toute la grâce ! Soyez patient, ayez confiance ! Allons-y ! Attention, mon roi, ce qui suit est plus difficile : Que haïssez-vous le plus au monde ? Ce que vous haïssez par dessus tout ?

RICHARD, *criant et se débattant* : JE TE HAIS ! MAUDIT BOUFFON ! SORCIER ! ET JE HAIS CE JEU STUPIDE !

BUCKINGHAM : Mauvaise réponse, mon roi ! Vous auriez dû mieux réfléchir ! Vous mériteriez qu'on vous lance des poignards ! *(Faisant un geste aux ENFANTS et au PUBLIC pour qu'il tournent la roue et lancent des tomates.)* Allons ! Réfléchissez, mon roi !

RICHARD, *sous les tirs des ENFANTS et du PUBLIC* : Je hais, je déteste... Je ne sais pas... Je hais... La couronne qui m'a rendu malheureux !

BUCKINGHAM : Non, seigneur, la couronne parfois vous gêne, mais vous ne la haïssez pas...

RICHARD, *ayant des vertiges* : Je hais ma famille que m'a rendu odieux et sanguinaire !

BUCKINGHAM : C'est vrai, mais ce n'est pas elle que vous haïssez le plus au monde !

RICHARD, *sur le point de s'évanouir* : Je ne sais pas... Bucky... Arrête... S'il-te-plaît... Je hais... Je hais... Je me hais moi-même !

BUCKINGHAM, *faisant un geste aux ENFANTS et au PUBLIC pour qu'ils tournent la cible et lancent des tomates avec plus de force* : Oui, mon roi, vous avez trouvé ! Mais je suis sûr que vous pouvez être plus précis...

RICHARD, *rugissant* : JE HAIS CE QU'IL Y A DE MAUVAIS EN MOI ! PAR MA PROPRE FAUTE !

BUCKINGHAM, *faisant un geste aux ENFANTS et au PUBLIC pour qu'ils arrêtent* : Parfait, mon roi ! C'est très bien ! Bravo ! Courage, mon souverain ! Il ne reste plus qu'une question ! Allons-y ! Attention, écoutez bien et réfléchissez : comment aimeriez-vous mourir ?

RICHARD, *épuisé* : Célèbre !

BUCKINGHAM, *faisant un geste aux DEUX ENFANTS et au PUBLIC pour qu'ils tournent la cible et lancent des tomates* : Non !

RICHARD, *criant* : De vieillesse !

BUCKINGHAM, *faisant un geste aux DEUX ENFANTS et au PUBLIC pour qu'ils tournent la cible et lancent des tomates avec plus de force* : Non, seigneur !

RICHARD, *hors de lui* : En paix !

BUCKINGHAM, *faisant un geste aux DEUX ENFANTS et au PUBLIC pour qu'ils tournent la cible et lancent des tomates avec plus de force* : Encore une fois : non !

RICHARD, *sans énergie, suppliant* : Je ne sais pas... Je n'en peux plus... (*En pleurant* :) J'aimerais mourir en étant... Une personne... UNE MEILLEURE PERSONNE QUE CE QUE JE SUIS ! (*Il pleure à chaudes larmes.*)

BUCKINGHAM, *faisant un geste aux DEUX ENFANTS et au PUBLIC pour qu'ils arrêtent* : Je vous félicite, mon roi ! Vous avez réussi ! Vous avez été honnête ! Vous avez dit la vérité ! Et vous êtes allé jusqu'au bout ! Quel grand joueur vous êtes ! Le meilleur joueur que j'ai jamais vu !

RICHARD : Bucky... Tu m'as maltraité... Tu m'as humilié... Je suis trempé... Sale... J'ai mal partout... Mon corps... Ma tête... Bucky...

BUCKINGHAM : Et vous allez me dire que ce jeu ne vous a pas plu ? Allons, mon roi ! Vous ne pouvez pas me mentir !

RICHARD, *pendant que BUCKINGHAM le détache et l'emmène jusqu'au trône* : J'admet que... (*Il rit.*) C'est vrai, ça m'a plu... (*Heureux* :) Bucky, J'AI ADORÉ ! Ah, ah ! Qu'est-ce que je ferais sans toi ? Tu sais comment me distraire, mon cher ami ! Et tu sais la meilleure ?

BUCKINGHAM : Quoi, mon roi ?

RICHARD : J'ai réussi à te tromper !

BUCKINGHAM : Comment, mon roi ?

RICHARD, *en riant* : Je t'ai menti ! Je t'ai menti ! Jamais je n'ai dit la vérité !

BUCKINGHAM : Non ?

RICHARD : Non ! Jamais ! J'ai seulement dit ce que tu voulais entendre ! Je te connais par cœur ! Ah ! Je t'ai menti ! Et toi, mon stupide ami, tu as tout pris comme une réelle confession de ma part ! Ah, ah ! Je suis un génie !

BUCKINGHAM, *vexé* : Bon, je... Vous... Si c'est vrai, vous êtes... Vous êtes le roi des comédiens !

RICHARD, *se moquant* : Je t'ai menti ! Imbécile ! Je t'ai menti ! Imbécile ! Imbécile ! Je t'ai menti ! Menti ! Imbécile ! Imbécile ! Imbécile !

BUCKINGHAM : Voulez-vous une histoire maintenant ? Mon sublime souverain, nous pourrions utiliser vos incroyables talents d'acteur, cette facilité naturelle que vous avez pour tromper tout votre petit monde, comme vous venez de le faire à l'instant avec moi, dans le cas où vous diriez maintenant la vérité...

RICHARD : Qui sait ?

BUCKINGHAM : Nous allons nous divertir, je vous le promets ! Vous vous rappelez quand on vous a couronné roi ? (*RICHARD réfléchit, mais il n'arrive pas à se souvenir.*) Vous vous souvenez de notre stratégie ? Vous vous souvenez de notre malicieuse mise-en-scène ? De votre jeu magistral ?

RICHARD : Je crois que... Oui... Je me souviens, je crois... (*Il rit.*)

BUCKINGHAM : Vous vous rappelez comment nous vous avons fait passer pour un saint ? Et comment tous nous ont cru ?

RICHARD, *riant plus fort* : Oui ! Je me souviens maintenant ! Quelle bande d'abrutis !

BUCKINGHAM : Comment tous les nobles vous regardaient emplis de folles frayeurs et d'espoirs fous ? Comment le peuple lui-même vous a élevé jusqu'au trône ?

RICHARD, *éclatant de rire* : Oui ! Oui ! Oui ! Je me souviens ! Ah ! C'était magnifique ! J'étais magnifique !

BUCKINGHAM : Voulez-vous que nous rejouions ce moment pour nous amuser ?

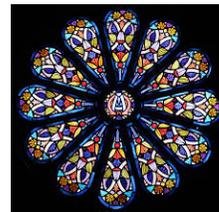
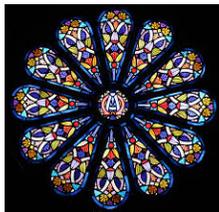
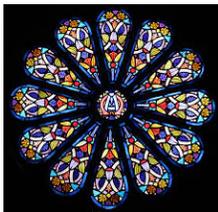
RICHARD : Oh, oui ! Ça pourrait être très amusant ! Ah, mon cher Buckingham, je t'aime ! Tu sais comment me faire plaisir !

BUCKINGHAM : Je suis à vos ordres, mon roi.

RICHARD : Ah ! Bucky ! Je veux jouer ! Allons-y ! Allons-y ! Je me rappelle à présent ! C'était magnifique ! J'étais magnifique !

BUCKINGHAM : Restez ici, mon divin roi, *(lui lançant une serviette :)* essuyez-vous le visage et faites-vous beau, pendant que j'organise l'espace.

BUCKINGHAM fait un geste aux DEUX ENFANTS pour qu'ils manipulent les tombes de manière à ce qu'elles deviennent des vitraux d'église. La lumière diminue, tandis que BUCKINGHAM apporte une charrette sur la scène.



BUCKINGHAM, *lançant des vêtements de prêtres aux DEUX ENFANTS, à RICHARD* : Ces deux enfants représenteront les évêques avec qui vous étiez ce jour-là. Vous n'avez qu'à monter sur cette charrette et faire semblant de prier, vous vous souvenez ? Moi, je descends dans la salle. Le public d'aujourd'hui jouera le rôle du peuple qui était présent avec moi à ce moment-là, vous vous rappelez ? *(RICHARD acquiesce, heureux. BUCKINGHAM, descendant dans la salle :)* Tout le monde est prêt ? On peut y aller ?

RICHARD : Attends, Bucky ! Où sont les reines ? Pourquoi ne sont-elles pas revenues ? Où sont-elles ?

BUCKINGHAM : Je ne sais pas, mon roi... Et à-vrai-dire, nous sommes plus heureux sans elles ! N'est-ce pas ? Que c'est bon d'être juste tous les deux, mon doux souverain ! Nous pouvons jouer tout notre saoul, sans que personne ne nous dérange !

RICHARD : C'est bien vrai, Bucky ! Quel soulagement ! Quelle joie ! Alors allons-y ! Je suis prêt ! Jouons !

Les DEUX ENFANTS, en habit de prêtre, tire la charrette sur laquelle se tient RICHARD, décrivant sur scène de grands cercles (voir la carte du Chariot :)



BUCKINGHAM, *au public* : Voyez donc ! Voilà sa grâce debout entre deux ecclésiastiques !

Deux soutiens de vertu pour un prince chrétien,
Et qui le préservent des chutes de la vanité !
(À RICHARD :) Fameux Plantagenet, très gracieux prince,
Prête une oreille favorable à notre requête
Et pardonne-nous cette interruption
De tes dévotions et de tes très chrétiennes ferveurs.

RICHARD : Il n'est nul besoin, milord, d'une telle apologie.
C'est moi bien plutôt qui vous supplie de me pardonner
Si, dans mon zèle pour le service de mon Dieu,
J'ai négligé la visite de mes amis.
Mais laissons cela. Quel est le bon plaisir de votre grâce ?

BUCKINGHAM : C'en est un, je l'espère, qui plaira à Dieu, là-haut,
Et à tous les hommes de bien de cette île sans chef.

RICHARD : Je soupçonne que j'aurai commis quelque offense
Qui aura déplu à la cité
Et que vous venez pour me reprocher mon erreur.

BUCKINGHAM : Vous l'avez dit, milord. Dieu veuille que votre grâce
Daigne réparer sa faute, sur nos instances !

RICHARD : À quoi bon, sans cela, respirer sur une terre chrétienne ?

BUCKINGHAM : Sachez donc que votre faute est d'abdiquer
Le siège suprême, le trône majestueux,
Au profit du vil rejeton d'une tige flétrie.
Oui, pendant le doux sommeil de vos pensées,
Que nous réveillons ici pour le bien de notre patrie,
Cette noble île déplore ses membres mutilés,
Sa face défigurée par les cicatrices de l'infamie
Et sa royale tige greffée d'ignobles plantes.
Pour la sauver, nous vous sollicitons cordialement,
Gracieux prince, de prendre en personne
Le gouvernement de cette monarchie. Il est à vous.

C'est dans ce but que, de concert avec ces citoyens,
Vos très respectueux et dévoués amis,
Et à leur ardente instigation,
Je viens pour une cause si juste émouvoir votre grâce.

RICHARD : Votre amour mérite mes remerciements, mais mon mérite
Sans valeur n'est pas à la hauteur de votre requête.
Telle est la pauvreté de mon esprit,
Si forts, si nombreux sont mes défauts,
Que j'aimerais mieux me dérober à ma grandeur,
Que de m'exposer à sombrer dans ma grandeur même,
Abîmé dans les vapeurs de ma gloire.
Mais, Dieu merci, je ne suis pas nécessaire,
L'arbre royal nous a laissé un royal fruit
Qui, mûri par le cours furtif des heures,
Sera digne du siège de majesté
Et nous rendra sans doute heureux par son règne.
C'est à lui que je défère ce que vous voudriez me déférer,
Dieu me préserve de lui extorquer !

BUCKINGHAM : Milord, voici qui révèle la conscience de votre grâce,
Mais, toutes circonstances bien considérées,
Ces scrupules sont subtils et frivoles.
Vous dites que cet enfant est le fils de votre frère Édouard,
Oui, mais pas par sa femme légitime.
Il est fils d'une pauvre solliciteuse,
D'une mère accablée d'enfants,
Beauté sur le retour, veuve éplorée,
Qui, dans le plein après-midi de ses charmes,
A conquis et fixé les regards libertins d'Édouard.
C'est d'elle, dans ce lit illégitime, qu'il a eu
Cet Édouard que par courtoisie nous appelons prince.
Ainsi, mon bon lord, prenez pour votre royale personne
La dignité qui vous est offerte,
Sinon pour nous rendre heureux, et avec nous le pays,
Du moins pour ramener votre noble lignée
De la corruption, causée par les abus,
À la succession légitime et vraie.

BUCKINGHAM encourage le public pour qu'il applaudisse et le soutienne.

Acceptez, mon bon lord, ces bourgeois vous en conjurent !
Oh ! Rendez-les joyeux, accédez à leur légitime requête !

RICHARD : Hélas ! Pourquoi voulez-vous amonceler tant de soucis sur moi ?
Je ne suis pas fait pour l'empire et pour la majesté.

Je vous en supplie, ne le prenez pas mal,
Je ne puis pas, je ne veux pas vous céder.

BUCKINGHAM : Puisque vous refusez toujours, puisque, dans le zèle de votre amour,
Vous répugnez à déposer un enfant, le fils de votre frère,
Par un effet de la tendresse de cœur que nous vous connaissons,
De cette sensibilité si douce, si affectueuse, si efféminée,
Que nous avons remarqué en vous dans vos rapports avec votre famille
Et, à vrai dire aussi, avec tout le monde,
Eh bien, sachez-le ! Que vous acceptiez ou non,
Le fils de votre frère ne sera jamais roi.
Nous installerons quelque autre sur votre trône,
Au mépris et pour la ruine de votre maison,
Et c'est dans cette résolution que nous vous quittons ici.
(Faisant un geste pour que le public sorte avec lui :)
Venez, citoyens. Sang-Dieu ! Je ne veux plus supplier !

RICHARD : Vous voulez donc m'entraîner dans un monde de soucis ?
Allons, arrêtez-vous. Je ne suis pas de pierre.
Je me laisse pénétrer par vos supplications,
En dépit de ma conscience et de mon cœur.
Cousin Buckingham *(Au public :)* et vous, sages, graves hommes,
Puisque vous voulez me boucler la fortune sur le dos
Pour m'en faire porter le poids, bon gré, mal gré,
Il faut bien que j'aie la patience d'endurer le fardeau.
Mais Dieu sait, et vous pouvez le voir en partie vous-mêmes,
Combien je suis loin de désirer cela.

BUCKINGHAM : Dieu bénisse votre grâce ! Nous le voyons et nous le dirons.

RICHARD : En le disant, vous ne direz que la vérité.

BUCKINGHAM : Je vous salue donc de cette royale acclamation :
Longue vie au roi Richard, le digne roi d'Angleterre ! Amen !

BUCKINGHAM, encourageant le public pour qu'il jette des roses aux pieds de RICHARD, répétant :

Longue vie au roi Richard, le digne roi d'Angleterre ! Amen !

*BUCKINGHAM encourage le public pour qu'il applaudisse et continue de répéter :
« Longue vie au roi Richard, le digne roi d'Angleterre ! Amen ! ». RICHARD salue,
rayonnant. BUCKINGHAM remonte sur la scène et se joint à RICHARD : les deux saluent
en fanfaronnant, il entrent et sortent de scène, saluent encore et encore, en remerciant
tout le monde, sous les rappels du public qu'eux-mêmes obligent.*

Les DEUX ENFANTS, à l'écart, observent toute la scène avec placidité. Ils échangent un regard rapide et soudain prennent deux poignards qui étaient sur la table. Ils se rapprochent rapidement de RICHARD et BUCKINGHAM et les poignent par surprise. BUCKINGHAM et RICHARD tombent à terre, en émettant un gémissement misérable. Silence.



ÉPILOGUE:

**“Après les ténèbres, j’attends la lumière”
Ou: Comment l’innocence triomphe du mal**

PREMIER ENFANT : C’est fini.

DEUXIÈME ENFANT : Oui, enfin, c’est fini.

PREMIER ENFANT : Le roi est mort !

DEUXIÈME ENFANT : Le bouffon est mort...

Silence.

DEUXIÈME ENFANT : Frère... Avons-nous bien fait ? Il me semble...

PREMIER ENFANT : Nous devons agir ! Nous ne pouvions plus rester les bras croisés, sans rien faire ! Nous avons été lâches, mon frère... *(Il prend le cadavre de RICHARD pour l’empiler par dessus le cadavre de BUCKINGHAM.)* Notre soumission était aussi un crime ! Que ça te plaise ou non, par notre silence, nous faisons aussi partie de cette tyrannie ! Et il était temps de réagir ! Tu comprends ?

DEUXIÈME ENFANT : D’accord, il était temps, mais...

PREMIER ENFANT : Il n’y avait pas d’autres solutions ! Pas d’autres remèdes ! Nous devons en finir !

Silence. Ils regardent les cadavres.

DEUXIÈME ENFANT : Je ne me sens pas bien... À-vrai-dire, je me sens triste...

PREMIER ENFANT : Tu te sentiras mieux très vite, je te le promets. *(Avec autorité :)*
Ramène ici les corps des reines ! Nous brûlerons tous les cadavres !

Le DEUXIÈME ENFANT reste immobile.

DEUXIÈME ENFANT : Était-il nécessaire de tuer les reines ? Elles n'avaient assassiné personne...

PREMIER ENFANT : Oui, bien-sûr que oui, c'était nécessaire ! Directement ou indirectement, elles avaient participé à des centaines de crimes !

DEUXIÈME ENFANT : Désormais nos mains sont tâchées de sang...

PREMIER ENFANT : Je te l'ai déjà dit, nous avons tué, mais... C'était une malheureuse étape - malheureuse mais inévitable étape - pour que demain nous puissions construire un monde meilleur !

DEUXIÈME ENFANT : Mais, mon frère, ce que nous avons fait... Nous avons offensé Dieu, je crois... Serons-nous damné ?

PREMIER ENFANT : Non ! Non ! Nous serons béni ! Dieu nous a choisi ! Ce que nous avons fait, nous l'avons fait par amour pour l'humanité !

DEUXIÈME ENFANT : Tu es sûr ? Nous ne sommes pas comme Richard, pas vrai ?

PREMIER ENFANT : Je te répète que nous avons bien fait ! Richard tuait pour sa satisfaction personnelle, il voulait s'accaparer du pouvoir pour lui seul, tandis que nous avons tué pour... Il fallait en finir avec toutes ces atrocités ! *(Silence.)* Va t'en ! Ne reste pas ici ! *(Le DEUXIÈME ENFANT ne bouge pas. Le PREMIER ENFANT le gifle.)* Je t'ai déjà dit de ramener les corps des reines ! Pendant ce temps, je parlerai à ces gens. Nous allons faire exactement ce que nous avons dit que nous ferions !

DEUXIÈME ENFANT : D'accord, mon frère, j'y vais... Tout-de-suite...

Le DEUXIÈME ENFANT sort. Du plafond descend lentement une grande toile sur laquelle est reproduite la carte du Soleil, pendant que le DEUXIÈME ENFANT fait des allers et retours pour transporter un à un les cadavres des REINES. Il fait un tas sur l'avant-scène avec tous les corps :



PREMIER ENFANT, *au public* : Je vous promets que jamais plus un homme ne tuera un autre homme, je vous promets même que jamais plus un homme ne MALTRAITERA un autre homme ! À partir de maintenant, nous ouvrirons un autre chemin, nous vivrons un autre genre de vie ! Jusqu'à aujourd'hui, l'histoire humaine n'a été que l'histoire tourmentée de la guerre, l'histoire de la haine, un conte terrifiant empli de sang et de larmes... Une tragédie... Mais ce dont nous avons été témoin jusqu'à aujourd'hui nous a servi de leçon, à mon frère et à moi ! Je vous le jure, toujours nous nous souviendrons, et, en même temps, nous pardonnerons pour toujours ! Nous raconterons tout ce que nous avons vu à tous ceux qui voudront l'entendre, à nos enfants, aux enfants de nos enfants, et eux-mêmes le répèteront à leur tour à leurs enfants, aux enfants de leurs enfants, pour que jamais plus ne se reproduise cette horrible folie qui a été la nôtre... Et vous aussi, vous devrez témoigner des atrocités que vous avez vues ici, ce soir... Il vous faudra faire œuvre de compassion... Il vous faudra nous aimer... Nous, les derniers homicides du genre humain... Mon frère et moi, nous ne sommes pas mauvais... Il faut nous comprendre, le monde où nous sommes nés... C'était un monde vil, extrêmement violent... Mais je vous jure que bientôt viendra le règne de la SAGESSE et de l'AMOUR ! Grâce à nous, le règne de la RAISON et de la PAIX s'établira POUR TOUJOURS ! Très bientôt, demain peut-être, nous n'aurons plus besoin de rois ni de gouvernants, je vous le jure, chaque homme, conduit par sa bonté naturelle, deviendra le maître de lui-même, prêchant la LIBERTÉ, la JUSTICE et l'ÉGALITÉ ! Il n'y aura plus de crime, jamais, JAMAIS PLUS ! Oui ! Mes amis, oui, croyez-moi ! Ensemble nous construirons le ROYAUME DES CIEUX sur terre !

DEUXIÈME ENFANT : Pardon, excuse-moi de t'interrompre, mon frère... C'est très beau ce que tu dis, mais, pardon, quelle honte... Tu as des allumettes pour que je puisse commencer à brûler les corps ?